

NUMERO DE NOEL. — 32 PAGES

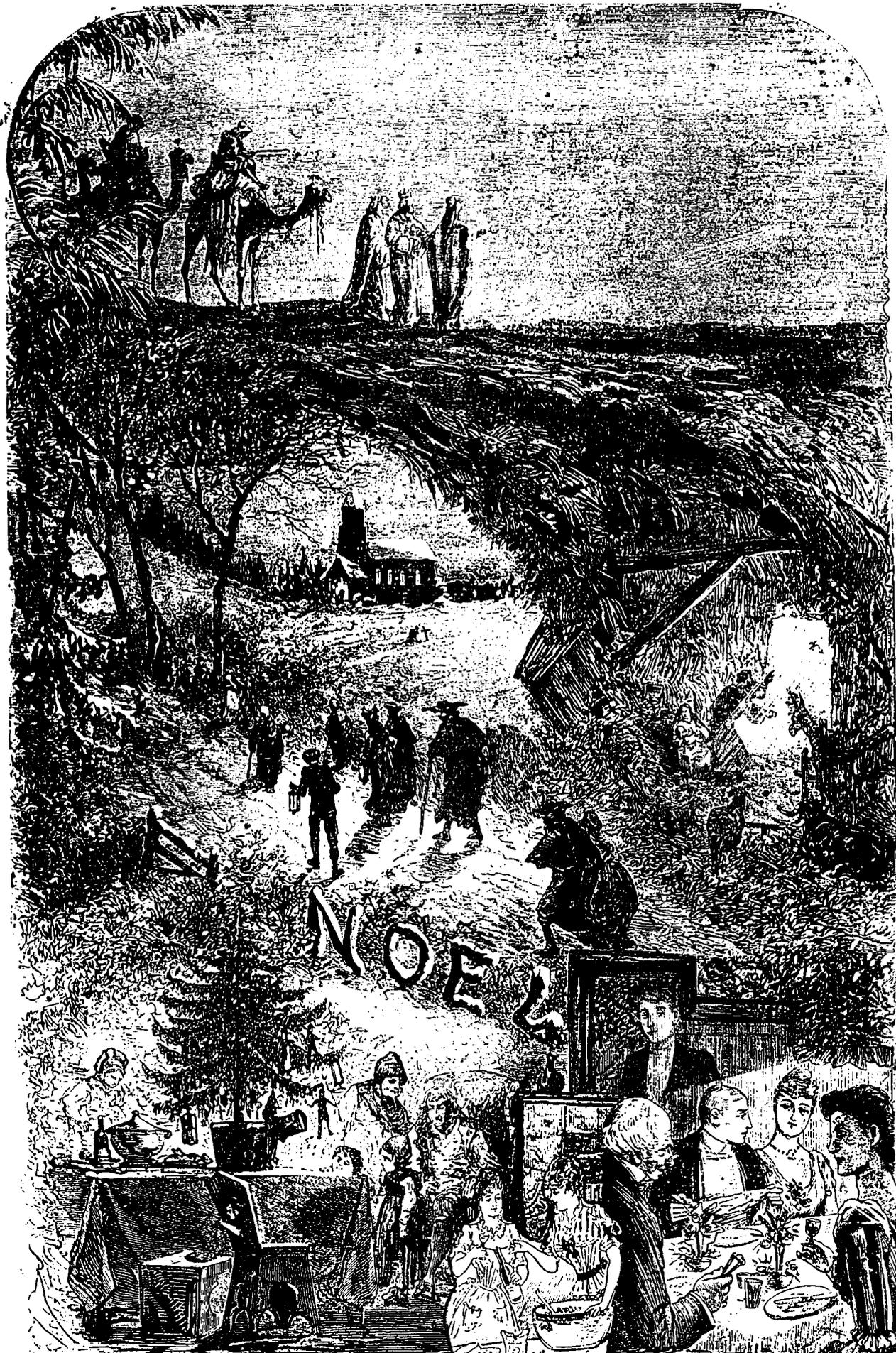
Le Samedi

VOL. II.—NO. 29

MONTREAL 27 DECEMBRE 1890

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

LES JOIES DU CIEL



LES JOIES DE LA FAMILLE

OUVERTURE

— DE LA —

PHARMACIE DECARY.

Le soussigné a l'honneur d'informer ses amis et le public en général, qu'il a ouvert SAMEDI, LE 20 DÉCEMBRE, une PHARMACIE DE PREMIÈRE CLASSE, au coin des rues St Denis et Ste Catherine, dans le nouveau Bloc du Séminaire.

Produits Chimiques et Pharmaceutiques les plus purs et les plus récents.

DÉPOT GÉNÉRAL DE MÉDECINES BREVETÉES

NCAISES ET AMERICAINES.

Grand Assortiment d'Articles de Toilette et de Parfumerie, importés des meilleures maisons de Paris.

Laboratoire des Prescriptions placé sous le contrôle immédiat et exclusif de deux Pharmaciens diplômés.

Eaux Minérales Françaises, Allemandes et Américaines.

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE

NE NO. 6.

Arthur Decary,
Chimiste-Pharmacien.

Diplômé de l'Ecole de Pharmacie de Montréal, Membre de l'Association Pharmaceutique de la Province de Québec.

Toujours en avant des autres !

LA PRESSE

A MAINTENANT UNE CIRCULATION DE

— **19,000** —

Et augmente tous les jours, dépassant ainsi le tirage de tous les autres journaux français réunis de Montréal

Aux annonceurs d'en prendre note avant de donner leurs annonces ailleurs.

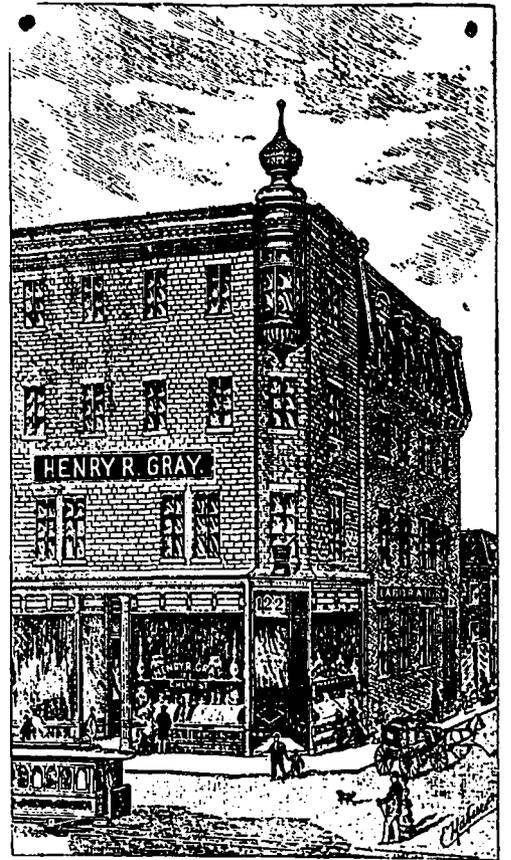
LA PRESSE

69 Rue St-Jacques

MONTREAL

Henry R. Gray

CHIMISTE-PHARMACIEN



122 Rue Saint-Laurent

(Coin de la rue Lauchetière.)

MONTREAL.

Ordonnances de Médecins préparées
avec soin et exactitude.

Drogueries, Produits Chimiques et Pharmaceutiques pour la Médecine, les arts et l'industrie.

EN GROS ET EN DETAIL.

T. A. GROTHE

Bijoutier - Importateur

Vend toute sorte d'argenterie à meilleur marché que partout ailleurs. Marchandises de première qualité, telles que :

Diamants, Bagues en or,
Chaines de Dames et Messieurs,
Pendants d'oreilles, Bracelets,
et Vases en argent, etc.

Montre en Or et en Argent depuis \$5 en montant.

Le public est invité à visiter le magasin.

95½ RUE ST LAURENT

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 27 DECEMBRE 1890.

POUR NOS BÉBÉS

L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU

Le soir, lorsqu'au logis veut rentrer l'hirondelle,
Qu'est ceci? quelqu'un est chez elle.
—Moineau, je trouve hardi,
Que viens-tu faire ici?
—Tu le vois, je m'arrange au logis à ma mode.
—Moineau, ta manière est commode.
Mais ce nid est le mien.
Eh bien! dorénavant je fais mon nid du tien.
—Ah! Moineau, gros voleur, voilà donc ta malice!
Et tu ne crains pas que Dieu te punisse?

Elle se calme et pense: Il me l'a pris,
Contre un méchant à quoi servent mes cris?
J'ai mon bec, du mortier, de la paille; à l'ouvrage!
Mieux vaut m'en bâtir un nouveau,
Et je veux qu'il soit bien plus beau!
Dès demain déjà j'emménage.

Vouloir se venger d'un dommage,
C'est risquer fort de l'empirer.
Sage qui tourne son courage
A promptement le réparer.

MOTS D'ENFANTS

Le jeune Smith, le beau de la grande sœur
(se dirigeant vers la table à carte.—Qu'avez-vous fait de ce tapis que j'aimais tant?)

Le jeune Tommie. — Vous ne l'aimeriez plus, allez.

Dlle Alice. — Tiens, Tommie, va t'en jouer ailleurs.

Tommie. — Non, je m'en irai pas. C'est que, voyez-vous...

Alice. — Chut! Sauve-toi.

Tommie (s'en allant). — Elle s'est faite un manteau d'opéra avec.

Jeanne a demandé dans ses prières qu'on lui donne une poupée neuve; ses vœux n'étant pas exaucés, elle se décide à écrire au ciel la lettre suivante:

"Cher Bon Dieu. Faites pousser des ailes à ma vieille poupée et appelez-la à Vous, avant que maman ne l'habille à neuf pour Noël.

"Votre petite servante qui vous aime bien,

"JEANNE.

"P.S.—N'oubliez pas de m'en envoyer une neuve."

--Tu as bobo, ma chérie?

--Oui, maman, ça me fait mal, tout plein, chaque fois que j'y touche.

--Alors, n'y touche pas, mets ta main dans ton écharpe.

--Comment que je saurai combien que j'ai mal, alors?

Louisa. — Grand'maman, où est tante Elisa?

Grand'maman. — Elle est dans le boudoir qui cause avec monsieur Paul.

Louisa (après avoir longtemps réfléchi). — Dis donc, grand'maman, si vous alliez causer avec M. Paul, ça serait la même chose pour lui et tante Lisa pourrait venir jouer avec moi.

Tom. — Maman, est-ce que mon petit frère bébé a le sang pur?

Maman. — En voilà une question! certainement, mon enfant, pourquoi me demandes-tu cela?

Tom. — Aussi pur que mon petit chien blanc?

Maman (riant). — Oui, aussi pur.

Tom. — Tu as été trompée, maman. Quand j'ai voulu le lever par les oreilles, il s'est mis à crier comme un perdu. Ce n'est pas Gyp qui ferait cela.

POUR LES RÉCEPTIONS DU JOUR DE L'AN



L'collègue du service domestique donne un idée de la manière dont la maison est tenue. Les familles ont encore huit jours pour dresser leurs domestiques. Ci-dessus le modèle de la servante qui doit recevoir les cartes.

Chasse-Spleen

L'empereur de Russie mène une vie très bizarre.

Les élèves en violon ne font jamais le *re dieux*, parce qu'il *vaut mi*.

Si la pauvreté est une vertu ecclésiastique, c'est presque un crime social.

Un homme n'admire jamais la femme qui est aimable avec tout le monde.

La maladie la plus contagieuse est l'insomnie des chats qui ravangent la nuit.

Les fronts sans rides sont comme les vêtements non froissés ou les livres non coupés: ils n'ont pas servi.

C'est quand on ne s'est pas assez connu avant le mariage, qu'on regrette de trop bien se connaître après.

Ce qui doit consoler les amoureux déçus, c'est qu'ils riront demain des choses qui les font pleurer aujourd'hui.

Ces Yankees! l'un d'eux vient d'inventer une machine à couper le beurre, mise en mouvement par la force des circonstances.

La seule raison que l'on puisse avancer pour expliquer comment des époux qui s'accordaient si bien avant le mariage, et si mal après, c'est que, avant, madame n'avait jamais parlé de chapeaux neufs.

Ceux qui prétendent qu'ils voient venir la nouvelle année, feront bien de ne pas la regarder avec un télescope, s'ils ne veulent pas courir le risque de voir s'approcher ce qu'ils ne désirent pas rencontrer.

L'amour du luxe et de l'argent a envahi jusqu'au règne animal. On a trouvé hier, dans les bureaux du SAMEDI, une nichée de rats qui se nourrissaient d'une liasse de billets d'une piastre, que notre caissier avait oubliée de serrer.

Une des sociétés de discussion qui se sont récemment créées pour préparer les jeunes gens à la vie parlementaire, avait mis sur son ordre du jour—premier numéro—la question suivante:

"Quel est le plus heureux: du garçon qui met son premier pantalon ou de la jeune fille qui reçoit sa première lettre d'amour?"

Le SAMEDI n'hésite pas à déclarer que c'est évidemment la jeune fille qui éprouve la plus grande somme de bonheur: la preuve en est que jamais on n'a encore vu un petit garçon embrasser son pantalon.

GRAND SUCCÈS

Epicier. — Qu'est-ce que vous pensez de cette poudre insecticide que je vous ai vendue hier?

Client. — Splendide! mes coque-relles s'en régalaient à cœur content; ça les engraisse à vue d'œil.

LA MOUSTACHE.

Il y aurait beaucoup à dire sur la moustache. Comme le dessin de la lèvre supérieure et tout le contours de la bouche ont beaucoup à faire avec les susceptibilités, l'orgueil, la confiance en soi, la forfanterie, la vanité etc., la moustache est, en quelque sorte, liée à l'expression de ces qualités ou de ces défauts.

Une moustache hérissée et abandonnée pour ainsi dire à tous les vents, est un indice que celui qui la porte ne sait pas se maîtriser; droite et en ordre parfait, elle est l'indice du contraire.

Lorsque les poils de la moustache ont une tendance à friser à leurs extrémités, l'individu est enclin à l'ambition, à la vanité et à faire parade de sa personne.

Lorsque la frisure se retrousse, on a l'esprit à la gaieté, et disposé à tout approuver: si la moustache tend à se friser en courbant, le caractère est plus réfléchi sans être morose.

On a pu remarquer souvent que les gens, d'un bon caractère et qui sont satisfaits de leur sort, lorsqu'ils se passent les doigts dans la moustache, la relèvent toujours, tandis que les personnes revêches et moroses la tirent obliquement par en bas.

PARADOXAL

Deux personnes peuvent naître en même temps, mourir au même âge et cependant l'une d'elles peut avoir vécu cent jours de plus que l'autre.

L'explication est des plus simples: Une personne qui fait le tour du monde en allant à l'Ouest, perd une journée, tandis que celle qui voyage en sens opposé en gagne une. Pour tirer la chose plus au clair, nous allons supposer que les deux hommes en question sont nés à Saint-Louis, Missouri, au même instant. De cette ville, le tour du monde peut se faire facilement une fois l'an. L'un va toujours à l'Ouest, l'autre à l'Est.

Le premier perd une journée à chaque voyage, tandis que le second en gagne une. S'ils meurent tous les deux à cinquante ans, l'un des deux a vu cent jours de plus que l'autre.

NOS CHÉRIS



(Pas de place.)

Vieille oncle qui a perdu ses dents en Californie.—Allons, mademoiselle Juliette, venez donner un beau bec à n'once Sam.

Juliette, hésitant.—Un bec? Par où entrer?

NOS CHÉRIS



La maman.—Ne crains pas, mon chéri, Santa Claus ne t'oubliera pas.

Bébé.—Je sais bien qu'il n'oubliera pas les petits soldats et le tambour; mais c'est effrayant comme j'ai peur qu'il oublie le vélocipède et une montre qui marche, avec sa chaîne.

AMUSEMENTS DE SOCIÉTÉ

PAINS À CACHER.

Lorsque vos hôtes sont tous réunis, placez sur la table un couteau ou un coupe-papier en ivoire et collez sur chaque côté de la lame, trois pains à cacheter, de manière qu'il soient vus de tout le monde. Prenez ensuite votre couteau par le manche et retournez-le deux ou trois fois pour faire voir que tous les pains à cacheter adhèrent. Demandez à l'un des assistants d'enlever un des pains à cacheter. Tournez le couteau deux fois et la compagnie constatera qu'il n'y a que deux pains à cacheter de chaque côté de la lame. Faites enlever un second pain et tournez de nouveau le couteau deux fois et il n'y paraîtra qu'un seul, enlevez le dernier et en faisant tourner le couteau sur lui-même comme les deux autres fois, votre auditoire sera convaincu que tous les pains à cacheter ont disparu.

Reposez-vous un instant, et faites de nouveau tourner le couteau entre vos doigts et vos convives seront tous étonnés de voir apparaître trois pains à cacheter de chaque côté de la lame.

Pour réussir dans ce jeu, il faut se servir de pains à cacheter de même dimension et de même couleur, et tourner le couteau de manière que le même côté de la lame soit toujours en vue, forçant ainsi les gens d'enlever un à un les pains à cacheter de ce côté.

Tout le tour consiste dans la manière de faire tourner le couteau. Lorsque vous le ramassez, tournez-le dans votre main, avec le doigt et le pouce, de manière à toujours faire revenir le

même côté de la lame. Avec un peu de pratique, on acquiert une telle habileté, une telle précision de mouvements, qu'il est impossible pour les spectateurs de découvrir le truc.

ŒUFS ÉLASTIQUES.

Prenez un œuf bien frais, mettez-le dans du vinaigre fort et laissez-le s'y reposer douze heures; en le retirant il est mou et élastique. Dans cet état, vous pouvez l'introduire dans une bouteille dont le goulot n'est pas étroit. Aussitôt dans la bouteille, il faut le couvrir d'eau et y jeter un peu de soda. Au bout de quelques heures, l'œuf reprendra presque sa consistance première. Il faut alors enlever le liquide et bien assécher la bouteille. C'est une curiosité à garder, ne fût-ce que pour mettre les amis en peine d'expliquer comment l'œuf a été pondu là.

ATTRACTION DE L'AMBRE.

Prenez un morceau d'ambre jaune, chauffez-le, frottez-le vite sur le manche de votre habit et approchez-le de quelques brèves de son, de papier ou de quelqu'autre corps léger; l'ambre réchauffé par le frottement attirera les brins de son, etc., qui s'y attacheront. C'est la première expérience électrique connue.

DIFFÉRENTS GENRES DE LITS.

Aux tropiques, les hommes se couchent dans des hamacs ou sur des nattes d'herbe. Aux Indes Orientales, on se couche sur un matelas portatif qu'on roule le matin et déroule le soir.

Les Japonais se couchent sur des nattes, et se servent, en guise d'oreillers, d'un morceau de bois raide et des plus incommodes.

Les Chinois se servent de couchettes basses, souvent sculptées à grands frais, recouvertes de nattes ou de couvre-pieds.

Les Allemands se font remarquer par la petitesse de leurs couchettes. Pour couvertures, ils se servent d'un grand oreiller en édredon ou confortable, qui enveloppe toute la personne et constitue la seule garniture du lit.

Les anciens Grecs et Romains couchaient sur des lits en fer, mais ces lits n'étaient pas plats comme les nôtres.

Les lits des Egyptiens avaient une forme particulière. Ils ressemblaient plutôt à une chaise berçante, dont le siège et le dos étaient creux.

NOS CHÉRIS



-T'en as eu souvent, toi, des petits Noël de ton papa?

-Peuh!... plus de cinquante fois!

TRENTE ANS PLUS TARD.

(UN MAUVAIS COMPLIT DE NOEL EN SERRE CHAUDE.)

I
UNE ESPIEGLERIE EN 1860.II
L'EXPIATION EN 1890.

PERROQUET QUI FAIT FAIRE UN MARIAGE

(Pour le SAMEDI)

Un oiseau qui n'a pas peur de parler, vient en aide à un jeune homme timide.

Le perroquet, généralement parlant, a une réputation de méchanceté, et se mêle de choses qui ne le regardent pas ; souvent il a été la cause inconsciente de beaucoup de troubles, même dans les ménages. Cependant, me dit M. C... l'autre jour, je dois à l'un de ces oiseaux le bonheur de toute ma vie et voici l'histoire qu'il me conta.

— Dans ma jeunesse, j'étais honteux et timide au dernier point, surtout dans la compagnie des dames. J'aimais cependant leur société et je m'y plaisais beaucoup ; je cherchais même à me trouver avec elles le plus souvent possible et pourtant c'était pour moi un véritable supplice chaque fois que j'étais forcé de répondre à une question même la plus simple, d'émettre une opinion quelconque, même de boutonner un gant ou rendre quelqu'autre petit service analogue. J'étais tellement confus et énervé dans ces moments là, que je faisais tout à l'envers et je devenais un sujet de risée pour tout le monde.

Je visitais, entr'autres, une maison où les jeunes filles, ou plutôt deux d'entr'elles se faisaient un plaisir malin de me taquiner et de me jouer toutes sortes de tours, en profitant adroitement de ma stupide timidité.

Amoureux fou de l'aînée, j'endurais avec une patience d'ange les espiègleries de ces petites étourdies, car celle-là ne chercha jamais à me ta-

quiner, bien que par moments elle ne put s'empêcher de sourire aux enfantillages de ses sœurs et à l'embarras que j'en ressentais.

Mais revenons au perroquet. C'était un magnifique oiseau, au plumage vert et panaché du plus beau jaune ; avec cela un œil plein de malice et une vilaine habitude de se promener au jardin, où, dans un petit pavillon, emmenagé en salon, ces demoiselles recevaient leurs amis pendant les grandes chaleurs de l'été.

Un jour, je me rends dans ce pavillon, l'esprit tout bouleversé, (l'oiseau était perché tout près sur un treillis,) et je demande à la servante de prier mademoiselle Lucie de vouloir bien m'accorder quelques moments d'entretien.

Je venais d'apprendre qu'un rival s'était présenté et qu'il était bien vu de celle que j'avais si longtemps aimé en silence. Ma résolution fut aussitôt prise ; j'étais décidé à tout braver et de connaître mon sort à tout prix. Cela me semblait la chose la plus facile du monde ; mais lorsque je vis son doux regard et son visage souriant, en venant à ma rencontre, toutes mes belles résolutions s'envolèrent, une à une, et je me mis à trembler de tous mes membres. Je débitai un tas de bêtises, en forme d'apologie et demeurai bouche bée, en voyant avec quelle bonté et quelle candeur elle m'écoutait. L'oiseau, dans l'intervalle, ne faisait qu'un rond sur le treillis, et nous regardait avec des grands yeux, où semblaient se refléter milles soupçons malins. Enfin, j'étais sur le point de prendre congé sans rien dire, comme je l'avais déjà fait plus d'une fois, lorsque l'oiseau, interrompant sa marche, se pencha de notre côté et s'écria étourdiment : " Embrasse-la, mais embrasse-la donc vite, nigaud ! "

J'ai cru que c'en était fait de moi ; mon cœur ne battait plus et c'est à peine si je pus réunir assez de force pour lever mes regards vers Lucie. Mais lorsque la vue me revint, je la vis rougir d'une manière si adorable : ses lèvres étaient tentantes et il y avait quelque chose de si doux, de si tendre et de si entraînant dans ses grands yeux humides que je compris enfin mon bonheur, et m'inclinant doucement de son côté, profitant de son trouble, je suivis le sage conseil de Polly.

Oui, ma femme s'appelle Lucie. Le pauvre perroquet a subi le sort commun, il est mort comblé de caresses et chargé d'années. Aujourd'hui il fait, comme tu le vois, le plus bel ornement de la maison. Sans lui, je perdais celle qui fait le bonheur de mes vieux jours, car elle m'a déclaré plus d'une fois depuis que, fatiguée et vexée de mon incurable et agaçante timidité, qui m'empêchait de faire la moindre avance, elle était presque décidée de se déclarer en faveur du dernier arrivé et d'accepter la main de mon odieux rival.

UNE HISTOIRE DE BICYCLE.

Un *Bicycliste*, qui a passé, l'été dernier, quelques semaines en Ecosse, raconte l'histoire suivante :

Il se promenait en vélocipède, lorsqu'une tempête affreuse se déchaîna derrière lui. La tempête l'atteignit au moment où il commençait à descendre une jolie côte d'environ cinq milles de long. Il continua le voyage, et tout le long du chemin la pluie tomba à verse sur la roue de derrière sans qu'une seule goutte atteignit celle de devant. Il allait juste aussi vite que le vent qui poussait la pluie.

LE TRIOMPHE DE LA SCIENCE



Tomie. — Je la connais si bien ma géographie, moi ! Tu vois quand le bonhomme Noël n'a rien à faire, il se retire au Pôle Nord pour ne pas être *baloté*. Quelques jours avant Noël il prend ce chemin là : Tiens, tu vois ? là. Puis il s'en va à l'église Notre-Dame demander ses ordres au petit Jésus à la Messe de Minuit ; et il nous apportera pour le Jour de l'An tout ce que le petit Jésus lui aura dit.

HISTOIRE DE CARTES

(Pour le SAMEDI)

Le plus grand émoi régnait, il n'y a pas bien longtemps encore, dans les clubs de cartes, non seulement de l'Ancien, mais du Nouveau Monde, à propos d'un incident de cartes, survenu à Calcutta. Dans un parti de *whist*, joué au club Calcutta, un des membres, en relevant ses cartes, constata qu'il avait treize atouts, et le fait est avéré par des personnes présentes de la plus haute honorabilité. Mais il est rare que le jeu de *whist*, qui est le jeu des Anglais, par conséquent silencieux et monotone, donne lieu aux grandes émotions. Le jeu de *poker*, mieux connu ici sous le nom de *bluff*, l'a complètement détrôné sous ce rapport. Il est aujourd'hui aussi difficile de ne pas mentir à propos de cartes, qu'il l'est à un pêcheur à la ligne de dire la vérité.

Il y a sans doute beaucoup d'exagérations dans quelques-uns de ces récits ; mais il y a aussi du vrai ; aussi je ne crains pas de garantir l'authenticité des quelques faits que je vais rapporter :

Dernièrement, un monsieur des mieux connus à Saint Paul, Minnesota, suggéra à sa femme que si elle voulait passer la soirée à la maison, au lieu d'aller au bal, (le temps était humide et elle était bien faible), il ferait la partie de cartes avec elle pour un petit enjeu.

L'offre fut acceptée et les conditions réglées pour donner un certain entrain au jeu. La partie s'engagea et pendant bon nombre de passes, la chance ne sembla favoriser ni un côté, ni l'autre.

Finalement, le mari fait une relance, en disant qu'il avait un jeu fait. Sa femme s'imagina qu'il veut la duper, voit la surenchère, tire une ou deux cartes, et se donne foule aux rois. Elle risque tout l'argent qu'elle a par devers elle, mais

lorsque les cartes s'abattent, son mari a une *straight flush* en trèfle, le dix en tête.

La dame a toujours regretté le bal manqué.

L'auteur de ces notes a vu le coup suivant :

Sept joueurs étaient attablés. L'un avait le roi, la dame et le dix de pique, et, voulant induire ses adversaires en erreur, il enchérit sur la mise. Trois des joueurs couvrirent l'enchère. Il demanda deux cartes et reçut l'as et le valet de pique. L'un des trois autres fit foule de dames, un second reçut deux as et deux rois et le troisième— *mirabile dictu* — tira le quatre de pique, ce qui lui faisait à lui aussi, *straight flush*. C'est-à-dire que deux *straight flush* en pique étaient sorties.

Le capitaine McDougall, du 7^e de cavalerie et l'adjutant Cook, qui fut tué avec le général Custer dans la dernière guerre contre les sauvages, aux États-Unis, jouaient aux cartes, un soir, pour tuer le temps.

Ils eurent, à un moment donné, chacun une *straight flush*, dont l'une en carreau et l'autre en cœur, valets en tête, tout es deux.

Mais l'incident le plus tragique que l'on connaisse, causé par le jeu de cartes, s'est passé en Californie, alors que la fièvre de l'or était à son apogée.

Trois joueurs de profession faisaient, depuis quelque temps, un vrai jeu d'enfer, quand, tout à coup, le brasseur donne trois jeux absolument identiques en valeur : c'est un des survivants du drame terrible, qui raconte l'événement. L'un avait un *straight flush* en carreau, l'autre en cœur et le troisième en pique et la table était littéralement jonchée d'or. Celui qui avait eu la *straight flush* en pique, prétendait qu'elle l'emportait sur les deux autres couleurs et pour donner plus de force à ses paroles, il exhiba un revolver de calibre 32. Ce fut son arrêt de mort.

L'individu, qui avait la suite en cœur, fut plus prompt et le tira à bout portant.

UN ENJEU DE \$15,000

Une partie de cartes, jouée récemment à l'île Saint-Simon, dans la Georgie du Sud, défraya encore le sujet de toutes les conversations ; on ne parle, en un mot, que de cette fameuse partie.

Les principaux joueurs étaient des gens du Nord, venus de Savannah, passer une journée dans l'île. Pendant une heure, la partie fut des plus monotones ; c'est à peine si les joueurs commençaient à s'échauffer. Un *jack pot* était établi et la donne fit plusieurs fois le tour de la table, sans que personne ne pût déclarer ; et dans l'intervalle, les billets de banque s'amoncelaient sur la tapis. Enfin, le jeune John Z. Merritt, heureux possesseur de trois dames, jette sur la table une pièce d'or de \$20.00, se croyant sûr de son coup. Jay Hugh Bolton examine ses cartes et y trouve une paire de valets et le dix, neuf et sept de carreau, l'un des valets étant aussi de cette couleur. Bolton dit qu'il mettrait \$50 de mieux et déposa l'argent. Tous les joueurs,

à l'exception de Merritt, jetèrent leurs jeux. Celui-ci corda. Il prit une carte et ce fut une dame. Bolton se défit de sa paire de valets, préférant tirer sur ses quatre cartes de même couleur. Il prit donc une carte, le huit de carreau, qui lui donnait une *straight flush*. M. Merritt dit que son jeu valait \$1,000 et mit l'argent sur la table.

Le mien vaut \$5,000, répliqua M. Bolton avec un certain trépigement de voix qui laissait soupçonner une envie de monter un coup.

— Cinq mille de mieux, dit M. Merritt.

— Quinze mille en plus, retourna Bolton.

— Trente mille, fut la réponse de Merritt.

Bolton hésita un instant, écrivit un bon à vue pour la balance qu'il devait et dit :

— J'appelle.

— Quatre dames, dit Merritt en jetant ses cartes sur la table, étendant la main pour retirer l'argent.

— Oh ! ne sois donc pas si pressé, dit Bolton ; j'ai une *straight flush* en carreau. Inutile d'ajouter que M. Merritt changea tant soit peu de couleur. M. Bolton empocha son gain, qui se chiffrait dans les \$15,000.

Les filles grandissent-elles plus vite que les garçons ?

Quetelet pose en principe que les garçons grandissent plus vite que les filles ; mais des données récentes détruisent cette assertion.

Sur 21,000 enfants, tant garçons que filles, dont MM. Herren Geisler et Ulitzch viennent de mesurer la taille à Frieberg, en Saxe, il résulte que la taille des garçons, jusqu'à l'âge de onze ans, mesure environ de 3 $\frac{1}{2}$ pouces à 5 pouces de plus que celle des filles ; que de onze à seize ans, les jeunes filles grandissent plus vite que les garçons, mais que, après cela, les garçons reprennent et gardent l'avantage.

CONFIANTE DANS SES CHARMES



Le père Jos a eu le malheur de passer par le club après la messe de minuit.
Elle. — Mais je vais le désarmer par un sourire.



— Ce soir ce n'est pas le Bon Dieu qu'il faut prier, n'est-ce pas ? C'est le bonhomme Noël.

A PROPOS DE TABAC

L'impératrice d'Autriche fume de trente à quarante cigarettes turques et russes par jour.

La régente d'Espagne, la reine Christine, aime beaucoup le tabac. Elle fume un grand nombre de cigarettes dites d'Egypte, et il n'y a rien qui fait plus plaisir à l'enfant roi, Alphonse XIII, que lorsque sa mère lui permet de frotter une allumette et de l'approcher du bout de sa cigarette.

THÉÂTRE-ROYAL

Les nombreux habitués du Royal s'en sont donné à cœur joie cette semaine. Il y a eu grande foule à chaque représentation pour entendre les habiles acteurs et les charmantes actrices qui y

ont joué l'après-midi et le soir la pièce "Devil's Mine."

L'administration du Théâtre-Royal a entrepris de donner, dans le temps des fêtes, toutes leurs plus belles pièces.

Pour la semaine prochaine, on annonce "The Night Owls of New-York," joué par une troupe aussi bonne que celle qu'on a eu le plaisir d'entendre cette semaine. La première représentation lundi prochain, nous ne doutons pas qu'il y aura foule pour apprécier les talents des acteurs de cette célèbre troupe.

LITTÉRATURE MODERNE

On lit dans un roman en cours de publication : "Tout à coup ses beaux yeux se remplirent de larmes et tombèrent sur le bas d'Adolphe qui la supportait.

Peut-être avait-on écrit : bras.

UN CRAMPON MALADROIT

Joe.—Ce pauvre Arthur a péri dans le naufrage du "Calino".

Bob.—Comment ! Lui fort comme Samson et qui nageait comme un poisson ?

Joe.—Possible, mais quand le bateau a coulé, tout le monde a sauté par-dessus bord, emportant une épave quelconque : banc, rame, etc., pour flotter. Ce pauvre Arthur, dans l'excitation du moment a sauté avec l'ancre. Dame ! vous comprenez, ça l'a gêné pour flotter.

TROUBLE DE FAMILLE

Raoul.—Vous avez mauvaise mine ce matin, Joe, faudra vous ranger.

Joe.—Ce n'est pas ça, monsieur, mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; j'ai horriblement souffert des poumons.

Raoul.—Qu'est-ce que vous me chantez là ? Vous, des poumons ? Vous avez une poitrine de locomotive !

Joe.—Aussi, ce n'est pas des miens qu'il s'agit ; ce sont ceux de bébé.

UN HOMME DE PRÉCAUTION

Mendiant.—Je ne demande rien pour moi, mais c'est pour ma pauvre femme et pour mes enfants.

Passant (ému lui donnant un 25 cents).—Où demeurez-vous ? où est votre femme et vos enfants ?

Mendiant (après avoir empoché la pièce).—Je vas vous dire : je ne suis pas encore marié ; je suis en train d'économiser pour me faire un petit chez moi ; alors je me marierai, et j'ose croire que j'aurai une famille. Quand je serai prêt j'irai vous voir.

SI LE TÉLÉPHONE AVAIT EXISTÉ DANS NOTRE JEUNE TEMPS !



Juliette.—Hello ! Santa Claus ! Me reconnaissez-vous ?

Santa Claus.—Oui, comment donc ! Juliette ? C'est la meilleure de mes petites filles. À huit jours. Fais bien nettoyer la cheminée.

UN HOMME DE TACT

Quelques semaines après que Disraëli eut été créé Comte de Beaconsfield, il rencontra un de ses nouveaux collègues, qui lui demanda comment il se trouvait dans la chambre des pairs.

"Me trouve" s'écria Disraëli, oubliant pour un moment qu'il parlait à un noble lord "comme si m'étant endormi j'avais été enterré vivant."

Puis s'apercevant de son erreur, en voyant la surprise de son interlocuteur, il ajouta gracieusement "et que je me fusse réveillé dans la Terre promise et au milieu des bienheureux."

ABSENCE D'ESPRIT

Monsieur Bob, (possesseur d'un Kodak, et montrant à un de ses amis, une photographie de lui et de sa femme groupés dans une attitude des plus affectueuses).—En voilà une qui est réussie, qu'en dites-vous ? je ne m'en séparerais pour rien au monde.

Arthur, (qui n'a pas entendu un mot de ce que son ami lui a dit, mais voulant répondre quelque chose).—Oui, oui, c'est très joli, ... madame Bob est des mieux prises ; mais quel est donc le monsieur ?

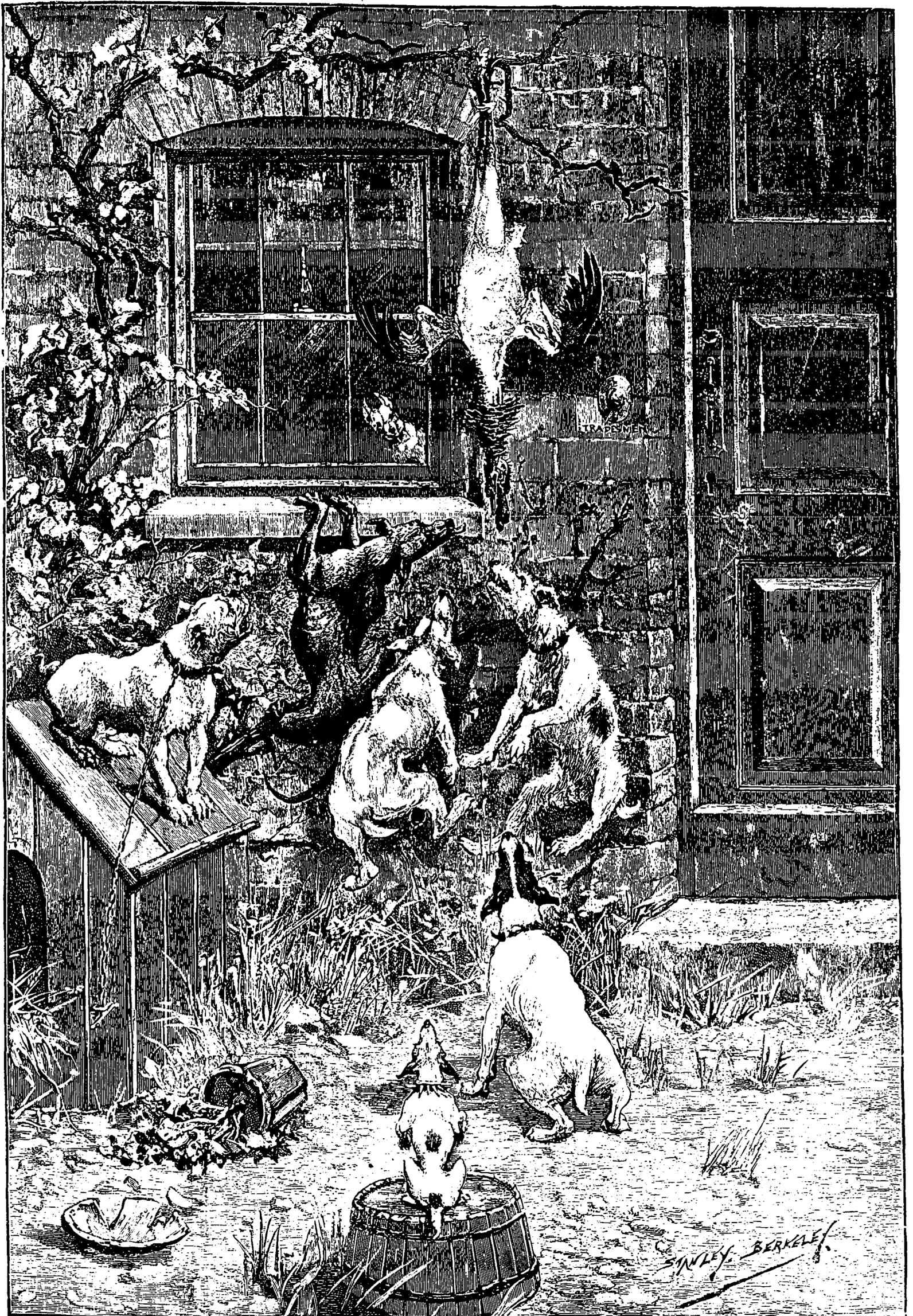
UN TITRE MÉRITÉ

Mme Solitaire (à son mari qui lui offre une paire de magnifiques boutons d'oreille pour son Noël).—Oh ! cher ami, comme vous devez être heureux !

M. Solitaire (qui s'attendait à autre chose).—Hein ! quoi ! heureux ! et pourquoi me dites-vous cela ?

Mme Solitaire.—Parce que l'Évangile dit que celui qui donne doit être plus heureux que celui qui reçoit.

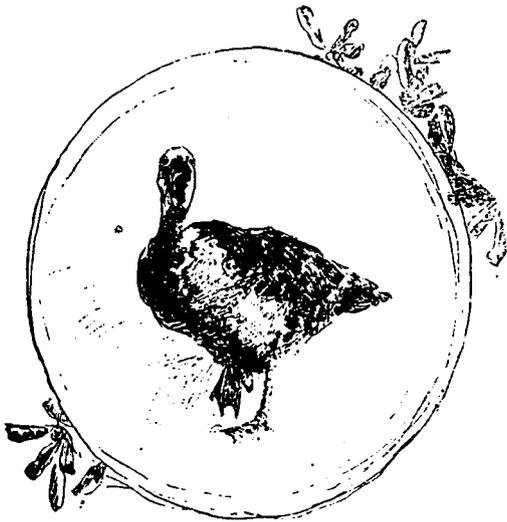
Tête du mari !



UN DINER DE NOEL BIEN GAGNÉ

“ LE SAMEDI ” DANS LES MAGASINS À ÉTRENNES.

(Petit guide à l'usage de ceux qui ont des cadeaux à faire.)



On ne parle plus qu'é-trennes et fêtes; et de fait, il n'y a rien de si gai, cette semaine, que l'intérieur des magasins de joujoux. Nous ne parlons pas de l'assortiment ordinaire de poupées, de carrosses, d'albums, de boîtes d'outils, de batteries de cuisine, etc. Tout le monde connaît cela. Mais il y a cette année des nouveautés tellement extraordinaires que nous devons

aider nos lecteurs à prendre une détermination intelligente. En général, le choix des simples jouets pour nos chéris est assez facile à faire. Il n'y a qu'à amener les enfants avec soi, et ils désignent eux-mêmes ce qui leur convient.

C'est ainsi qu'avant hier, nous avons pu crayonner au vol la charmante petite conversation qui suit :

—Non, disait la maman, je ne t'achèterai pas une trompette : ça fait trop de vacarme.

—Ah ! bien, par exemple, ripostait le futur journaliste, il y aura bien plus de vacarme, va, si tu ne m'en achètes pas.

Mais pour les grandes personnes il faut un tact inouï. Entre mari et femme, par exemple, c'est toujours, chaque année, la même laborieuse incertitude ; et le monde n'a pas la faculté des détermination promptes. Pre-



nez le charmant couple que voici :



Le mari adore sa femme et il cherche à pénétrer le fond de ses désirs.

—Mais, mon cher, lui dit-elle, je n'ai absolument besoin de rien. Le fait est qu'il m'est impossible de songer à la moindre chose.

—Tu me déçoit, reprend-il ; mais enfin ; tu y songeras d'ici à l'autre Jour de l'An.

Et tout est dit.

Maintenant, passons aux choses pratiques.

Il y a sur la rue St Jacques un petit

instrument qui nous a beaucoup tenté. Une femme qui ne sait pas faire cuire le steak ferait le bonheur de son mari en le lui présentant. Du reste, le voici :



C'est un mâcheur à la russe. Avant de prendre votre potion de viande, vous la faites passer par l'appareil qui accomplit votre besogne. Le fait est que tout ce que vous avez à faire, c'est de la digérer.

Les femmes ne sont pas oubliées dans ce

déploiement d'é-trennes. Cette fois, c'est l'électricité qui vient au secours de l'humanité. Le supplice des cuisinières est à peu près universel.

Le poêle n'est jamais allumé à temps ; le mari part sans déjeuner en maugréant et de là bien des disputes de ménage. Voici une invention qui coupe le mal dans sa racine. On l'ajuste à peu près comme un réveille-matin pour l'heure voulue. Au temps dit une étincelle électrique met le feu au fourneau ; le plat que vous avez décidé la veille d'avoir, sort de la machine et se place sur le poêle.

Pour plus amples intelligence de la chose nous en faisons un léger croquis. Et désormais, le soir, on entendra dans les ménages, des conversations comme celle-ci :

Voix d'en haut.—Pourquoi ne montes-tu donc pas, Charles ?

Charles.—J'ajuste la cuisinière pour me faire cuire des galettes de sarrasin à six heures demain matin.

C'est phénoménal.

Il y a encore mieux. Le bébé qui fait ses dents, ce n'est pas un ornement dans la maison. On ne

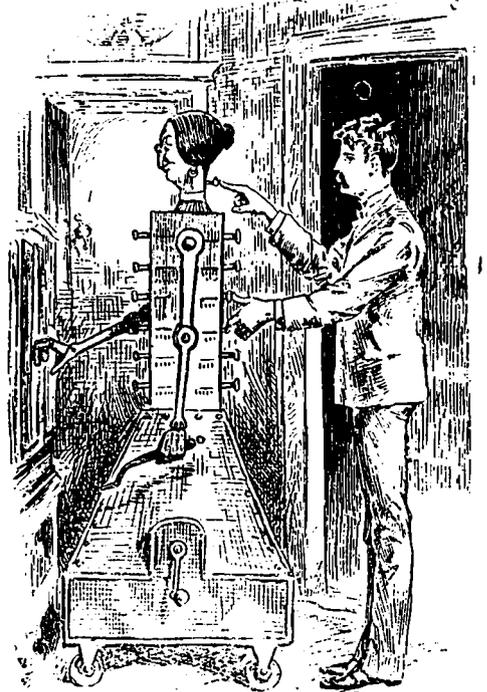
sait pas toujours comment l'amuser de minuit à cinq heures du matin. Or, voici un mécanisme qui s'appelle : La bénédiction des pères. Le papa peut promener le mioche dans un espace de trois pieds sur deux. Voici.

C'est tout simplement un petit horse power.

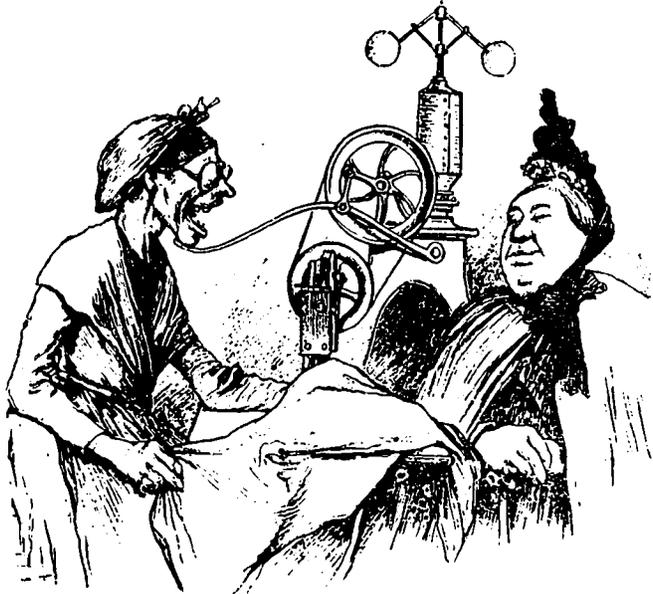
Vous avez un oncle de campagne, riche mais particulier sur le temps. Quand

il part au soleil et qu'il revient à la pluie, c'est une désolation. Vous êtes sûr qu'il fera son testament en votre faveur, si vous lui envoyez le souvenir que voici.

Nous nous en servons nous-même depuis un an.



Supposons que vous ayiez une vieille tante portée à la conversation. On a inventé un petit pouvoir moteur qui recueille une force perdue jusqu'à ce jour. Le va et vient d'une machoire de vieille fille représente un parcours de 10 pouces à la seconde, soit 600 pouces par minutes. C'est donc 36,000 pouces ou 3,000 pieds par heure. En mettant 18 heures d'exercice par jour, voilà 10 $\frac{1}{2}$ milles que la machine a perdus en pure conversation. Or, vous ajoutez sous le menton le petit appareil qui suit :



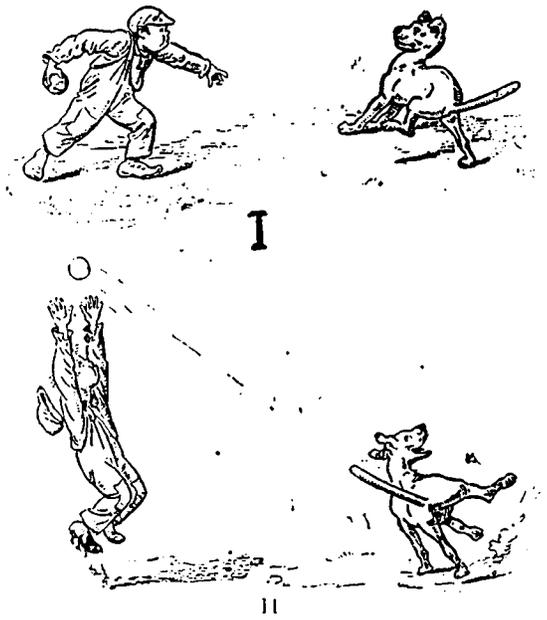
Vous le mettez ensuite en communication avec la machine à coudre, et, tout en passant les plus agréables tête à tête avec sa voisine, votre vieille tante coud au moulin sans s'apercevoir de rien.

Une jeune fille veut faire un cadeau à son amoureux. Les *smoking caps* et les pantoufles, c'est bien usé dans ce siècle de sport. Pourquoi ne pas lui donner un chien qui lui fera sa petite partie de *cricket*? Mais c'est impossible, me direz-vous! Au contraire; nous vous donnerons l'adresse d'un dompteur épatant. Voilà ce que nous avons vu de nos yeux.

A un coup de sifflet, le chien se met en position comme dans la figure 1. La figure 2 montre le superbe coup de queue de l'animal. Et chose extraordinaire, ne manque jamais.

Ce dompteur de génie a dressé les chiens à toutes sortes de métier, à ouvrir les bouteilles, par exemple. Nous avons été nous-même tellement épaté l'autre jour

en entrant chez un ami que nous nous sommes photographié instantanément. La petite conversation ci-après vous fera participer à notre étonnement.



I. — Le SAMEDI dit à son ardeur. — Fichtre! tu t'en paies; mais je ne comprends pas qu'un homme de goût comme toi garde cette laideur de chien!

II. — M. A... Ah! tu crois cela?... Carlo, viens me débarrasser cette Veuve Uliquin!

Et le chien prompt comme l'éclair se mit la queue en tirebouchon.

Si votre papa est banquier ou ministre et qu'il soit persécuté par les solliciteurs, donnez-lui un fauteuil à combinaison. Au moment où l'intrus se prépare à lui souffler dans la figure pour mieux conter sa petite affaire, voilà que le ressort part tout seul, comme ceci.



J'en ai envoyé une couzaine à l'honorable M. Chapeau.

J'ai encore remarqué dans une vitrine... ah! mais! Cessez de me faire parler; la tête m'en tourne.

LE SAMEDI,
Pour le compte de
ses annonceurs.

POURQUOI QUELQUES-UNS N'AURONT PAS D'ETRENNES CETTE ANNEE



Santa Claus (le 25 Décembre au matin).—Trois heures du matin ! J'avais pourtant donné l'ordre de me réveiller avant. J'ai de la vie je ne pourrai finir ma tournée pour cinq heures ; j'ai bien peur d'en oublier.

LA NUIT DE NOËL.

Triste, morose et dur, l'hiver était venu :
Les nids étaient déserts, et le champ gris et nu.
Les arbres qui déjà, sous le souffle d'automne,
Avaient vu s'effeuiller leur épaisse couronne,
Dépouillés, dénués, tendaient leurs maigres bras
Où s'arc-boutait le givre et pendait le verglas.
De son puissant travail, la nature lassée,
Rentrât dans le repos, concentrait sa pensée
Et semblait méditer, dans ce recueillement,
Quelque étonnant prodige ou grave événement,
Oh ! bien grave, en effet, devait être l'attente.

Il est là, sur la paille humide,
Et dans une étable fétide,
Ayant la crèche pour berceau,
La bise et le froid pour manteau ;
Mais un rayon d'or illuminé
Et révèle son origine :
Orgueil humain, efface-toi :
C'est l'Homme-Dieu, des rois le roi !
Les mages, les bergers l'adorent ;
Avec eux, les peuples l'honorent,
Et l'univers, pleins de stupéur,
Se courbe au nom du Rédempteur !
Aussi, du couchant à l'aurore,
Puissant et pur, sonore et doux,
Après dix-neuf siècles encore,
Ce nom fait plier les genoux.

L'airain sacré partout résonne.
La bûche s'allume au foyer,
Où la joie éclate et rayonne :
C'est la fête du monde entier !
Et toujours notre cœur fidèle
Veut perpétuer ce grand jour,
Chanter, dans sa gloire immortelle,
L'avènement du Dieu d'amour.
Que par tous les plaisirs, l'enfance
Apprenne à l'aimer, le bénir ;
Que par les festins et la danse,
Les grands marquent le souvenir.
Mais aussi que chacun s'incline
Devant sa morale divine,
Coeur saint de la charité
Et phare de l'humanité

La vie allait sortir de la mort apparente :
Et de l'obscurité, plus brillante, jaillir
L'étoile qui devait éclairer l'avenir !
Tout à coup, au milieu d'une nuit longue et noire,
Retentit avec bruit, comme un cri de victoire
Que d'échos en échos se répète du ciel.
Les anges aux bergers chantent : Noël ! Noël !
De ces simples mortels, l'humble troupe s'avance.
Un astre lumineux les conduit, les devance,
Et les fait s'arrêter près d'un toit chancelant
Sous le chaume duquel vient de naître un enfant.

Que l'on soulage la mère,
En ces temps si durs et si froids :
Ce Jésus aime la prière,
Mais il veut voir s'ouvrir les doigts
Quand Noël avec abondance,
Remplit vos souliers satines,
Enfants, songez à la souffrance
D'autres enfants abandonnés,
Qui n'ont, par la pluie ou la neige,
Aucun abri qui les protège :
Ah ! vite dans de chauds souliers
Mettez leurs pauvres petits pieds !
Et qu'un même élan nous rassemble,
Au berceau du Verbe éternel,
Disons et chantons tous ensemble,
Gloire à Jésus, Noël ! Noël !

M. DEVEL.

MOINS FORT QUE KOCH

— Papa, comment fait-on pour découvrir si un liquide est acide avec ce papier de tournesol ?
— C'est bien simple, tu trempes ton papier dans le liquide et s'il devient bleu, c'est qu'il y a de l'acide ou qu'il n'y en a pas, je ne me souviens plus quoi.

QUALIFIÉ



Le dindon. — Plus fort, mes amis, plus fort : j'ai été acheté par une maîtresse de pension.

UNE SUGGESTION REMARQUABLE



Banquier et son employé de confiance. (Après le dîner de Noël). — Passez-moi l'indiscrétion : mais préparez-vous un bas de bonne taille pour le Jour de l'An.
Le jeune gérant. — Jamais de la vie monsieur ; je vais, au contraire, le mettre tout petit, tout petit.
Le banquier. — Pas de désintéressement déplacé, mon ami. Qu'espérez-vous avoir dans un petit bas ?
Le gérant. — Il en faut si peu pour la main de mademoiselle Julie.

LA PUISSANCE DE LA MUSIQUE

Le compte rendu suivant fait par M. Maurice Cristal de la première exécution du *Messie*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre d'Haendel donne une idée de l'influence extraordinaire de la musique sur l'homme.

La première exécution de cette œuvre magistrale avait eu lieu à Dublin au profit de trois institutions de charité, et c'est en rentrant à Londres qu'eut lieu cette scène émouvante :

Lorsque Haendel, à son retour de Dublin, voulut faire exécuter le *Messie* à Londres, il trouva en face de lui toutes les coteries, toutes les rivalités, toutes les inimitiés que sa lutte persistante lui avait créées. Tous ils étaient là, ironiques, offensants, décidés à un scandale qui écrasât pour jamais cet Allemand inutilement nationalisé, ce génie sévère qui semblait être le reproche constant et la fêlissure des prétentions frivoles de presque toute la noblesse, ce lutteur que la ruine, la calomnie, la désertion, l'isolement et les plus puissantes attaques ne pouvaient abattre. Ils étaient tous là avec une même pensée de destruction et de haine, et leur ennemi était seul ; mais cet ennemi était Haendel, et Haendel vainquit l'Angleterre par l'Angleterre elle-même.

Dès l'entrée si grave de l'ouverture, tous les ressentiments avaient faibli, et quand, après la fugue attaquée par les instruments à cordes avec l'énergie et la sonorité incomparables que Haendel a données à toute son instrumentation, arriva le bref adagio qui précède le récitatif, les âmes étaient calmées, ralliées par la pensée religieuse qui précède tout cet oratorio.

Les chants commencèrent, les récits, les airs, les chœurs, la pastorale, se succédèrent ; tous les auditeurs palpitaient. De temps en temps, un frisson électrique parcourait la masse ; on entendait fermenter la latente exaltation de ces âmes, et des gémissements troublaient et excitaient à

la fois l'attention puissante de cette assemblée dévorée d'extase et tout enflammée de la nostalgie du Ciel.

Tout à coup, l'orgue et l'orchestre entonnent un allegro majestueux ; puis l'armée chorale tout entière jette sur ces âmes frémissantes le grandiose *Alléluia* ! ce chœur incomparable, célèbre aujourd'hui dans tout l'univers, et qui, partout où il a été chanté, a toujours soulevé les mêmes transports d'exaltation et de délire.

Les accents indescriptible de cette musique divine produisirent à Londres, à cette première audition, un effet inattendu. Tous les assistants, hommes et femmes, enfants et vieillards, se dressèrent tête nue, les yeux au ciel, les bras levés comme pour prier, le front renversé en arrière dans l'extase, et tous ils restèrent debout jusqu'à la fin du chœur. Le roi lui-même se leva, ému du même transport qui agitait tout ce peuple. Ce jour-là, Dieu fit entendre sa voix dans l'Angleterre prosternée et jamais l'âme humaine ne trouvera ici-bas d'aussi sublimes accents.

De ce jour date l'habitude, conservée encore aujourd'hui dans toute l'Angleterre, de se tenir debout lorsqu'on chante cet *Alléluia*. On a faussement attribué cet usage à une convenance de dévotion ; on trouve des *Alléluia* dans tous les oratorios ; mais les Anglais ne se lèvent qu'à celui du *MESSIE*, la plus gigantesque manifestation humaine.

Jusqu'à l'âge de 66 ans, époque à laquelle il perdit la vue, ce grand homme composa et fit exécuter ses oratorios. Ils étaient devenu l'objets d'une admiration si générale que chaque année après sa mort, on en célébrait la mémoire avec une pompe extraordinaire, dans des concerts où ses œuvres étaient jouées par plus de 800 exécutants.

Mort dans sa 75e année, on fit à Haendel les honneurs de l'abbaye de Westminster que l'Angleterre réserve à ses ris et à ses plus grands hommes.

UNE AFFAIRE BACLÉE



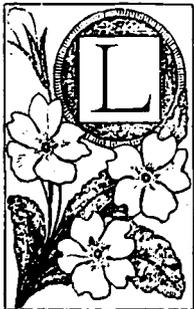
CHER PETIT JESUS,

Comme je vous aime beaucoup, j'espère que vous m'aimez aussi. Si vous voulez que nous restions amis, il faudra que vous m'envoyiez pour le jour de l'An une belle traine sauvage, et s'il y en a dans le ciel pour mon poignet, un joli petit bracelet. Comme mon man m'a dit qu'elle n'a pas d'argent pour en acheter dans les magasins, je ne compte que sur vous. Je vous embrasse.

Votre amie pour la vie,

NELLIE.

LE CHOIX DE BETSY



ORD Kavenects donnait en son salon, l'un des plus beaux de Londres, un bal costumé tout à fait féérique.

Rien ne prête au luxe et à la richesse de la parure et des ornements comme ce genre de fête, où toutes les époques viennent se confronter, se coudoier et lutter ensemble de grâce, de coquetterie et de distinction. Aussi les bijoux précieux, les rubis, les saphirs, les diamants étaient-ils, ce soir-là, répandus à profusion sur les flots de satin, de moire, de velours, de broderies d'or et d'argent, pour produire un étincellement aussi varié que lumineux et chatoyant.

La salle elle-même, admirablement décorée, eût semblé au premier coup d'œil écrasante pour les danseuses ; mais celles-ci s'étaient tellement signalées par leur élégance qu'il n'était pas de cadre assez brillant pour les éclipser. C'était un véritable bouquet de fleurs vivantes dont l'éclat était incomparable, et éblouissant. On sentait qu'on avait voulu faire honneur à lord Kavenects, banquier opulent, que l'on citait dans Londres comme un des princes de la finance.

Le lord, plus habitué aux opérations de Bourse

qu'au commerce des jolies femmes, n'était pas lui-même très amateur de bal et de soirées mondaines, mais son cœur de financier avait certain côté vulnérable ; et deux jeunes filles : miss Betsy et miss Jenny avaient su découvrir ce bon endroit, s'étaient par là si bien introduites dans la place qu'elles y régnaient en maîtresses absolues et que lord Kavenects ne résistait jamais au désir de leur être agréable.

Betsy était sa fille et Jenny sa nièce ; mais il les avait élevées l'une aussi bien que l'autre, ayant perdu presque en même temps sa sœur et sa femme, quand les enfants vinrent au monde. De plus, le père de Jenny, grand armateur, avait péri sur son navire peu de temps avant la naissance de l'enfant, qui revint alors comme un héritage de famille à l'oncle banquier.

Lord Kavenects ne renouça pas à cette succession ; il sut, au contraire, en acceptant si bien les charges et les bénéfices qu'il en était arrivé à recueillir une moisson de tendresse et d'amour filial. Ses deux filles l'adoraient ; et c'est pour leur complaire qu'il donnait ce fameux bal qu'elles avaient accueilli avec un égal plaisir.

Betsy et Jenny s'aimaient en sœurs, quoique ayant des natures et des caractères bien différents.

La première était blonde, comme le sont les vraies filles d'Albion, rêveuse et sentimentale.

La seconde, par un contraste frappant, offrait un type se rapprochant de l'espagnol : brune, vive,

enjouée, elle avait l'esprit pétillant et la démarche empressée. Ses décisions étaient promptes et ses réflexions rapides ; elle céda à son élan, à une impulsion de son cœur, alors que Betsy interrogeait le sien. Dans un parti à prendre, Jenny aurait eu le temps de se décider, d'accomplir même la chose projetée, pendant que Betsy n'en était encore qu'à réfléchir.

Mais cette grande divergence, loin d'être pour les jeunes filles une cause de mauvaise entente, les unissait plus intimement peut-être ; elles sentaient qu'elles se complétaient l'une par l'autre ; et la confiance la plus entière régnait entre elles, mettant en commun leurs plus secrètes pensées.

Toutes deux très recherchées en mariage, autant pour leurs qualités réelles (il était permis de le croire), que pour leur immense fortune, les filles du Lord avaient jusqu'alors décliné toute espèce de choix ; pourtant elles arrivaient à l'âge où il allait falloir songer sérieusement à cette clause importante dans l'existence ; et le banquier lui-même, qui ne prodiguait pas ses paroles, leur avait dit un jour, avec un gros soupir :

— Vous ne pouvez toujours rester avec votre vieux père, il sera temps, fillettes, de prendre chacune un mari.

— Mais, dit Betsy, le difficile est de le trouver.

— Vous n'avez, il me semble, que l'embarras du choix.

— C'est de cet embarras précisément qu'on ne peut sortir.

— Parce que Betsy pèse trop toutes choses, dit la vive Jenny.

— Jenny, sans doute, reprit le banquier, irait plus vite en besogne !

— Certes !

— Que ne commence-t-elle alors ?

— Il est convenu que nous nous marions le même jour, puisque nous sommes nées la même année ; et j'ai promis à Betsy de ne faire mon choix qu'après le sien. Quand elle sera décidée, je ne la ferai pas attendre.

— On dirait vraiment que ce petit cœur a déjà parlé.

— Je ne l'ai point encore écouté ; mais il parlera quand le lord-maire lui en aura donné la permission. Je ne suis pas de celles qui se montent la tête à l'avance en se créant un idéal qui ne sert qu'à leur faire trouver ensuite la réalité plus décevante. Tous les jeunes gens de notre monde ont la même instruction, la même distinction, la même politesse ; tous ont un caractère plus ou moins fantaisiste, qu'ils dissimulent de leur mieux sous des formes élégantes, sous une sorte de vernis, dont on ne peut guère soulever l'enveloppe et qui présente à peu de chose près la même apparence.

— Tu ne voudrais, cependant pas, folle secrète, accepter le premier individu qui viendrait à toi.

— Non, sans doute ! mais je ne voudrais pas non plus étudier toute la ville de Londres et passer de longs jours à méditer sur telle qualité ou tel défaut que j'aurais cru découvrir et qui se trouverait être ensuite tout l'opposé de mon étude. Vois-tu, ma chère, pour moi, le mariage, au milieu de l'énorme quantité de monde qui nous est présenté, c'est une loterie ; et ce n'est pas lorsqu'on a retourné dans ses mains un nombre considérable de numéros que l'on est plus sûr d'avoir pris le bon.

— Alors, suivant toi, nous avons trop de connaissances, pour les bien connaître.

— Certainement ! la plus grande étendue rend le choix plus difficile. Moi, je simplifierais les choses.

— Que ferais-tu ?

— Je formerais dans mon esprit un petit noyau de jeunes gens sympathiques que mon oncle nous aurait désignés comme étant de bonne famille et pouvant nous convenir comme moralité, puis je tirerais, au hasard, celui qui me plairait le mieux.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Si vraiment ! Je gage, moi, de choisir ton mari et le mien dans un bal de carnaval et que nous n'en soyons pas plus malheureuses pour cela.

— Eh bien ! je m'engage à le donner ce bal, dit lord Kavenects ; et nous verrons bien si la petite Jenny y conserve ses principes qui ne manquent pas au fond de philosophie.

—Oui ! Oui ! le bal, le bal !
Et c'est ainsi que la brillante fête avait été votée.

Maintenant que le grand jour en était arrivé, Betsy y portait toute sa réserve et sa perplexité et Jenny son esprit de décision.

Après deux heures de sauteries, une collection de jeunes gens qui tous avaient brigué la main de l'une ou de l'autre, s'étaient trouvés avoir défilé devant les jeunes filles.

Tous affectaient les manières de la meilleure société, ce qui n'empêcha pas Betsy de dire à sa cousine, qu'elle prit alors à part dans un coin du salon :

—Et tu parles de choisir au hasard dans ces pantins !

—Ah ! Betsy, tu ne ménages pas tes compatriotes.

—Ils sont tous gonflés d'eux-mêmes : l'un prend un air superbe, l'autre vise à une modestie exagérée, celui-là est froid, cet autre est compassé, pas un n'est naturel ; on sent que la vanité est au fond de toutes ces poses. Et la vanité c'est le défaut le plus répandu et le plus insupportable chez un homme.

—Mais, ma chère, nous ne sommes pas non plus sans défaut et si nous demandions la perfection, elle aurait un côté bien ennuyeux, celui de nous laisser que le droit d'être implacables nous-mêmes.

—Tu parles d'or ! et je crois, Jenny, qu'en raisonnant moins, tu raisonnes plus juste que moi.

—Eh bien alors, tu vas me laisser faire ! J'en ai déjà cinq danseurs qui m'ont vanté, sans arrêt, les charmes et les attraits de ma "jeune sœur." Ce n'était pas flateur pour moi, comme tu vois, j'en ai été heureuse quand même.

—Bonne Jenny ! C'est ta collerette à la Médicis qui te vieillit un peu.

—Si c'est elle, je vais l'aimer davantage, car elle m'a donné plus d'autorité pour recevoir ces susdites confidences et peut-être pour te diriger dans ton choix.

—Que dis-tu ?

—Vois-tu ce groupe, là-bas, dans l'embrasement de la grande fenêtre ?

Betsy leva à demi les yeux.

—Il y a un jeune milord qui peut représenter, je crois, l'idéal que tu rêves.

—Il ne m'a pas encore priée pour la danse.

—Parce qu'il suppose que tu recherches une fortune équivalente à la tienne et qu'il ne la possède pas.

UNE COUTUME A ABOLIR



APRES LA MESSE DE MINUIT

—La fortune ! mais j'en suis fatiguée ! puisque c'est elle qui rend mes décisions impossibles. Riche de cœur, cela me suffit.

Il est timide, peut-être tu vas le trouver sot ; il te voudrait seule et sans dot pour avoir le plaisir de gagner tout ce qu'il désirerait t'offrir.

—Ce n'est pas un anglais ! s'écria Betsy.

—Il l'est par son père ; mais sa mère est française ; et elle l'a élevé, paraît-il, dans les idées chevaleresques de son pays.

—On dit pourtant qu'en France, la chevalerie est maintenant presque aussi perdue qu'en Angleterre.

—Peut-être ce jeune homme a-t-il tout emporté !

—Tu ris ! Jenny, au milieu des choses les plus sérieuses.

—Ne faudrait-il pas prendre un air d'entêtement, parce qu'un joli garçon adore ma petite Betsy et qu'elle hésite à se laisser traiter en idole.

—Tu dis que vraiment il m'aime ?

—Oui, je le répète ; et tu peux être sûre Betsy que, si frivole que je paraisse, je n'engagerais pas un cœur aussi tendre que le tien dans une chose de cette gravité, sans avoir la preuve de ce que j'avance.

—Alors tu crois...

—Que si tu le veux, tu devras, comme Alger, ton sort à un coup d'éventail.

—Comment cela ?

—J'ai promis à ce jeune lord, dont je connais depuis que que temps déjà les sentiments à ton égard, de même... ajouta-t-elle en rougissant, que ceux de son frère pour moi...

—Ah ! il a un frère ? comme ce serait gentil ! et tu ne le disais pas, petite dissimulée !

—Il me semble pourtant, ma Betsy, que je n'ai pas beaucoup cessé de parler.

—Est-il là, aussi, son frère ?

—Oui ! ils sont ensemble, en ce moment.

—Et que leur as-tu promis, voyons !

—Ce qui est convenu. Que ma décision suivrait la tienne.

—Alors !

Je me suis engagée à te parler ce soir même ; et, comme ton éploré s'en défendait, je suis partie en lui disant qu'un signe de mon éventail lui donnerait la réponse. Si tu restes intraitable, je laisse mon éventail ouvert. Si tu dis : oui ! Je le ferme !

—Mon cœur bat à cette pensée que nous pourrions être doublement sœurs.

—Donne-lui le temps de s'apaiser.

Mais Betsy, cette fois, ne fut pas longue, elle reprit aussitôt sans rien perdre de son flegme accoutumé :

—Jenny ! ton éventail me caresse le dos d'une façon désagréable ; tu pourrais peut-être le fermer !...

M. de GRAND'MAISON.

LÉGENDE DE NOËL

Un jour, après que Joseph et Marie eurent retrouvé l'Enfant Jésus, dans le temple, enseignant et interrogeant les docteurs de la loi, ils retournaient en leur petite ville de Nazareth.

Chemin faisant, il arriva que le cheval de Saint-Joseph perdit un des fers, et comme la route étaient rocailleuse, il fallait arrêter chez un forgeron pour faire chausser la bête. Or, dans la boutique, il se trouvait un mécréant, (il s'en trouve partout) qui avait entendu parler de l'enfant de Joseph le charpentier, de sa grande sagesse, de la haute science qu'il avait déployée devant les docteurs, enfin il ne croyait pas qu'il fut prophète, et Dieu moins encore.

L'enfant Jésus connaissait les pensées secrètes de cet homme qui, de plus, était un magicien en renom.

Quand le forgeron eut prit la patte du cheval, l'enfant Jésus la toucha près du genou, la patte se détacha soudain à

UNE GUÉRISON MALHEUREUSE



Alors un médecin fatigué, qu'un accident a retenu chez son père... Le médecin vient d'annoncer votre guérison complète. Vous pouvez aller passer le jour de l'An chez vous.
Mifid. Je vous en prie, donnez-moi une grosse dose de morphine, d'arsenic ou de n'importe quoi pour me rendre encore malade. Si vous saviez comme ça m'est contraire la santé !

cet endroit, le forgeron poussa un cri de surprise, mais le bel enfant aux cheveux blonds : — Ferrez toujours, dit-il, vous aurez plus d'aisance ainsi. Dieu le Père, par son fils, fera le reste.

Le forgeron ferra et tapa ferme.

Quand le fer fut posé, le forgeron se tournant vers Jésus. C'est fait, ô le plus bel enfant de ce monde, si vous n'êtes pas un chérubin du ciel.

Et Jésus doucement dit au cheval : Créature de Dieu le Père, Dieu le fils le veut ainsi, viens, reprend ton pied détaché.

Le pied s'échappa des mains du forgeron, le cheval tendit son membre mutilé. Jésus toucha les deux parties séparées et elles furent à l'instant soudées.

—Vous êtes vraiment le fils de Dieu, s'écria le forgeron tombé à genoux.

—Oh ! fit le mécréant, pas besoin d'être fils de Dieu pour faire comme cet enfant ; moi je suis magicien, et vais casser et recoller la patte de mon cheval.

Il lui cassa et coupa la patte ; le pauvre animal s'affaissa : son sang coulait à flots, le magicien faisait d'impuissants efforts pour souder les parties disjointes, le cheval allait mourir.

—Oh ! bel enfant Jésus, s'écria le magicien, confus et désolé, soyez assez bon pour faire ce que je ne puis pas faire.

Et le bel Enfant Jésus, s'approchant, dit au cheval :

(« Lève-toi ») et le cheval mourant se leva soudain.

Il dit au magicien : « Approche cette patte, efforce-toi de la recoller. »

« Non, non je ne puis, mais vous seul, ô bel Enfant Jésus ? »

—Laisse ce pied retomber par terre, et il le fit :

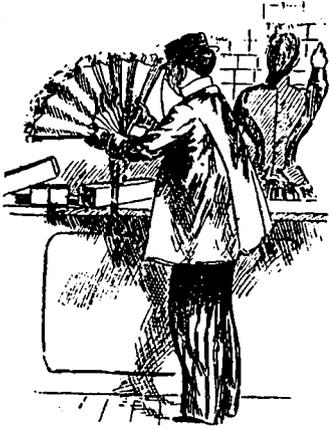
« Si tu étais Dieu ou le fils de Dieu, tu dirais à ces chairs : Chairs disjointes, débris, lambeaux reprenez votre première forme, et tu serais obéi comme moi. »

A l'instant même, la patte du cheval reprit son premier état ; le mécréant devint un croyant fervent, et le forgeron fut le premier qui monta en paradis sous la loi de grâce : depuis il n'y a pas un seul forgeron en enfer.

En instance de divorce : —Je vous jure, Monsieur le président, que mon mari m'a rompue de coups.

—Lui, un manchot ! —Justement, il me battait à bras raccourcis !

Défiez-vous des distractions de Noël



I Il choisit un éventail superbe pour Lucie, la dame de ses pensées.



II En se rendant chez sa belle il rencontre sa cousine et, naturellement, l'accompagne jusqu'à chez elle.

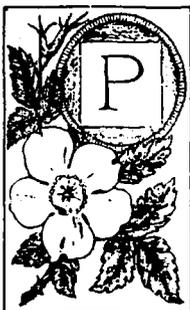


III En galant cavalier, il se charge de la petite boîte qu'elle porte....



IV ...et qu'il lui emet, du reste, en arrivant à la maison.

LE PETIT NOËL



P OUR les âmes chrétiennes, Noël est une des grandes et belles fêtes de l'année.

Dans les campagnes, on s'apprête à aller à la messe de minuit, hommes et femmes se dirigent vers l'église du village, plantée sur le haut du côteau, vieille église souvent, où pousse le lierre qui, quelquefois, monte jusqu'au toit.

La neige à gros flocons ; une bise crue la chasse au visage et on a peine à voir devant soi ; n'importe, nos braves villageois montent intrépidement le chemin rocailleux, recouvert du tapis blanc ou s'enfoncent leurs pieds solides, guidés qu'ils sont par les mille lumières qui éclairent le sanctuaire où la crèche a été établie par les soins de quelques paroissiens. Les cloches sonnent à toute volée : c'est le carillon impérieux qui appelle les fidèles.

Alors un artiste entonne, accompagné par les assistants, le Noël d'Adam, ce beau chant qui, accompagné par l'harmonium, touche le cœur le plus endurci. Enfin, la messe terminée, les cloches sonnent de plus belle.

Tous redescendent, le cœur allégre et regagnent leurs chaumières, où les attendent, près d'un bon feu, les grands parents qui ont tout préparé pour le Réveillon, car nous avons là la note gaie, où les aunes du boudin frais terminent la fête, avec les bons mots, quelques bonnes chansons du vieux temps...

Mais n'oublions pas les bébés, car c'est leur grande fête.

Avec quelle joie ingénue et charmante ces chers petits êtres mettent leur petit soulier dans la cheminée ! Dans les plus humbles chaumières, comme dans les maisons les plus somptueuses, les joies sont les mêmes, et les bébés sont bien persuadés de trouver, le lendemain matin, le soulier garni par l'Enfant Jésus, de jouets, de bonbons et quelquefois d'une poignée de verges : mais, entendons-nous, de verges constellées de sucre candi... ce qui amène un fin et malicieux sourire sur les gentilles lèvres roses de ces putits mutins, pendant qu'ils dévorent de leurs grands yeux ébahis, la poupée, la ménagerie, le petit mouton blanc à roulettes ou les soldats de Nuremberg. Que de cris, que de francs rires éclatent alors ! Quels sont les plus heureux : des enfants ou du papa et de la maman ? et que de baisers !...

Tout cela me rappelle une touchante narration.

Une mère éplorée veille près du lit de son enfant malade ; tout à coup elle élève sa pensée vers l'Enfant-Dieu ; elle pense ensuite aux pantoufles que bébé doit mettre dans la cheminée du soir du Noël, celles qu'elle a achetées il n'y a pas quinze jours et qu'elle a même choisies pour leurs jolies bouffettes bleues, où sont-elles ? sur le grand fauteuil où le cher enfant a été déposé, bien enveloppé, la dernière fois qu'il a pu quitter son lit. Elle le croyait bien près d'être guéri, ce



V

Puis rien de plus pressé que de courir chez Lucie, à laquelle il présente avec force compliments....



VI

...le corset de sa cousine.

jour-là... Doucement, elle quitte son siège pour aller les prendre, l'une après l'autre, avec des précautions infinies. Comme il les trouvaient jolies, le premier soir qu'elle les lui a mises ! comme il était pressé et impatient, ce bébé, de ce qu'elles n'entraient pas assez vite ! Mon Dieu ! si elle pouvait jamais revoir les jolis petits pieds roses se fourrer frieusement là-dedans !

Et ce sont celles-là, les mêmes, qu'il avait laissées ce soir devant l'âtre, pour faire venir le petit Noël !

Mais elle a tressailli de tout son être, puis s'est lentement agenouillée, après avoir enveloppé d'un regard d'amour le lit où souffre son enfant... Et quand elle revient au chevet du malade, les petites pantoufles sont alignées soigneusement devant le foyer.

Au moment où au lointain, on entend le joyeux carillon des cloches, l'oreille de cette mère perçoit en même temps un murmure, léger comme un souffle, qui vient de s'élever sous les rideaux.

C'est une voix faible qui l'appelle pour lui dire bien bas :

—Tu sais, mère... je crois qu'il est venu le petit Noël !...

Mon Dieu ! est-elle folle ? a-t-elle mal entendu ?

Mais non, c'est vrai, il est venu le petit Noël ! il est venu et il a remis aux lèvres de son enfant leur frais et doux sourire, il a rendu à ses yeux leur beau regard—leur regard d'autrefois—qu'elle croyait ne plus jamais revoir.

O petit Noël, petit Noël, qu'elle n'a appelé et imploré qu'à la dernière heure, et qui l'avez néanmoins, entendue !...

Les cloches sont maintenant muettes.

La lueur du dernier cierge a disparu dans le sanctuaire silencieux et sombre. Et l'Enfant-Dieu, le petit Noël, tout souriant, tout rayonnant dans son nimbe, s'est endormi sur les genoux de la vierge-mère !... S.T.

LES PETITS SCEPTIQUES

Heureux âge que celui de la foi !

Quel âge pouvais-je bien avoir lorsque le méchant esprit du doute m'a livré le premier assaut ? Avais-je six ou sept ans ? Je ne sais pas au juste. C'était vers la Noël, voilà qui est sûr.

Nous étions une demi-douzaine de bambins qui jouions aux balles en soufflant de temps à autre dans nos doigts. La bise était glaciale ; mais les balles étaient neuves, et il y en avait !... Nos poches en étaient rebondies.

Pour ma part, j'avais quatre billes d'agate qui me venaient du "petit Jésus" et dont j'étais fier comme de vraies reliques.

Lorsque je fus déçavé—comme disent les grands—je voulus me retirer de la partie avec mes quatre billes.

—Oh ! le capon ! fit un de mes camarades, un gaillard qui avait la tête de plus que moi... Pourquoi ne veux-tu plus jouer ?

—Parce que... parce que... fis-je en ballottant.

Les mots s'arrêtaient dans ma gorge. Je sentais comme une vague honte d'expliquer mon scrupule à ce grand escogriffe. C'était ma première attaque de respect humain. Depuis j'en ai eu bien d'autres...

A la fin, pressé de tous côtés, je pris mon courage à deux mains :

—Eh bien ! je ne joue plus, parce que je ne veux pas perdre mes quatre billes, parce que c'est le petit Jésus qui m'en a fait cadeau.

Un horrible ricanement accueillit ma naïve explication—un ricanement qui me fit froid dans les cheveux.

Depuis ce temps-là, j'ai lu *Faust* et j'ai entendu parler du mauvais rire de Méphistophélès. Jamais Méphistophélès ne m'a produit une impression pareille. Mais alors je croyais, je croyais de toute mon âme.

—Quel moutard ! fit mon compagnon... Comment, tu crois encore à ces choses-là ?

—Je ne sais pas ce que tu veux dire, fis-je épouvanté. Tais-toi, car si le petit Jésus t'entendait...

—Alors, tu te figures que le petit Jésus descend le soir par la cheminée, et qu'il vient, pendant la nuit, mettre des billes d'agate dans tes souliers !... Va, tu n'es qu'une petite fille !

A cette sanglante injure, mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines. J'eus une étrange envie de sauter au collet de l'impie qui m'outrageait et qui souillait de ses sarcasmes tout ce qu'il y a de plus sacré au monde ; mais je me retins à temps...

Je vous l'ai dit, il avait la tête de plus que moi...

Même avec le petit Jésus de mon côté, je trouvais la lutte par trop inégale.

— Dis-moi, l'as-tu vu descendre, le petit Jésus, insista-t-il avec férocité ; dis, l'as-tu vu ?

— Certainement que je l'ai vu, répondis-je avec un aplomb imperturbable.

C'était un mensonge énorme. Mais j'avais une telle certitude de la chose, que c'était comme si je l'avais encore devant les yeux.

D'ailleurs, il fallait confondre le diable, puisque je ne pouvais pas le cogner comme j'aurais voulu.

— Si le petit Jésus ne m'avait pas donné mes billes, d'où donc me viendraient-elles ? ajoutai-je, d'un air de triomphe... Puisque toutes les portes étaient fermées, qu'il faisait nuit, et que le matin, dès le matin, j'ai trouvé mon Noël dans la cheminée !

L'enfance a de ces raisons et de ces preuves auxquelles il n'y a pas de répliques possibles. Je me serais fait hacher sur place, plutôt que de reconnaître que ma démonstration n'était pas le dernier mot de la logique et de l'évidence.

Des semaines et des mois s'écoulèrent : le souvenir de cette altercation mémorable resta gravé dans mon esprit...

J'avais beau chasser cette mauvaise pensée : elle repoussait comme la mauvaise herbe. Ne laissez jamais tomber un grain d'ivraie sur une bonne terre : elle fructifie comme le diable.

A la Noël suivante, on nous donna congé comme de coutume.

J'avais deux lieues à faire à pied pour aller dans ma famille. Pendant la première lieue, je m'amusai au bruit de la neige gelée qui grésillait sous mes pas : je regardais avec intérêt les petites bandes de moineaux qui s'envolaient avec des cris plaintifs vers les granges : puis, à travers la brume, j'aperçus enfin le clocher de mon village... Et le clocher me fit songer à l'Enfant Jésus qui m'attendait là-bas.

Presque au même moment, les paroles de l'autre me revinrent : " Dis-moi, l'as-tu jamais vu descendre dans la cheminée, dis, l'as-tu vu ? " Je pris mes jambes à mon cou, pour fuir le péché, comme si j'avais eu Satan à mes trousses.

Je trouvai la famille en joie, et la fameuse

Les inconvénients du mauvais temps.



Brown. — Dis-donc ; ça fait trois ans que tu promets de venir à la ville pour me payer. Ne penses-tu pas que...
Smith. — Sans doute, mon ami ; mais vois-tu, il a fait si mauvais temps !

cheminée tout éclairée d'un grand feu. Ma mère me prit entre ses genoux et en m'embrassant, me fit étendre mes menottes rouges de froid vers les bûches allumées qui chantaient en brûlant comme pour fêter mon retour.

Pendant que ma mère me parlait, me demandant si j'avais eu bien soin de mettre mon gilet de laine, s'inquiétant de savoir si mes souliers n'étaient pas percés, j'avais une préoccupation étrange : je plongeais avec obstination les yeux sous le manteau de la cheminée. Je répondais à peine aux questions qu'on m'adressait ; toute mon attention s'envolait sur les toits, vers le ciel, avec les tourbillons de fumée.

— Dis-donc, mère, finis-je par dire d'un air inquiet, est-ce que le petit Jésus descendra cette nuit, comme les autres fois.

— Certainement, si tu es sage !

— Mais, dis-moi, petite mère, comment l'Enfant Jésus peut-il, dans la même nuit, venir mettre quelque chose dans le soulier de tous les enfants sages, et descendre en même temps dans toutes les cheminées de la terre ?

— Tu sais bien, que le petit Jésus est partout, puisque c'est l'enfant du bon Dieu.

— Oui, et puis il a des ailes, ajoutai-je, pour raffermir ma foi chancelante.

— Des ailes, je crois bien ! répondit ma mère ; de jolies ailes blanches, bien blanches...

En songeant à ces ailes blanches, bien blanches, une nouvelle perplexité vint agiter mon esprit :

— Mais, fis-je, s'il a des ailes si blanches, comment peut-il descendre dans toutes les cheminées sans se salir ?

— C'est bon pour les petits ramoneurs. Mais les ailes de l'Enfant Jésus sont d'hermine, elles ne se salissent jamais.

— C'est vrai, fis-je avec conviction. Seulement, comment se fait-il que le petit Jésus puisse trouver dans une pauvre crèche, — tous les joujoux qu'il nous donne ?

— Ce sont probablement les rois mages qui les lui ont apportés.

— Ah ! les rois mages... Alors mes quatre billes d'agate de l'année dernière venaient des rois mages ? demandai-je d'un air légèrement incrédule.

— Tu me fais là des questions parfaitement ridicules, répondit ma mère impatientée. Si tu n'es pas plus reconnaissant que ça pour l'Enfant Jésus, tu es sûr qu'il ne viendra pas cette nuit.

— Je suis très reconnaissant, bonne maman, et même, lorsqu'on dit du mal de l'Enfant Jésus devant moi, ça me fait beaucoup de peine.

On en a donc dit du mal devant toi, mon chéri ?... Quel est le mauvais garnement ?

— C'est Gourju, un grand de la cinquième étude !...

— Eh bien ! Gourju est un méchant petit garçon.

— Il est le dernier de sa classe, interrompis-je.

— Tu vois, c'est Dieu qui le punit. Et comme il n'est pas sage, le petit Jésus ne lui apporte jamais rien, et alors il est jaloux, et toi, nigaud, tu l'écoutes...

Cette réprimande me réconforta un peu... J'étais très content au fond que Gourju ne fût qu'un polisson et que cela me fût bien démontré.

Depuis, j'ai compris dans toute sa naïve beauté ce trait de tendresse maternelle. Les mères savent que si on laisse envoler la première croyance du cœur de l'enfant, toutes les autres s'échapperont bientôt à la suite comme les grains d'un collier de perles : et la mère est là vigilante, anxieuse pour arrêter le commencement de la débâcle...

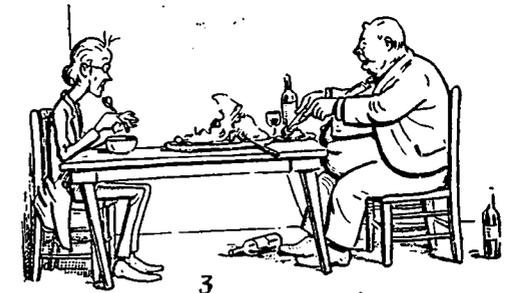
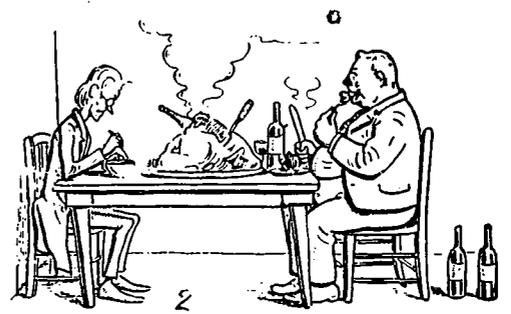
J'avais eu très froid aux pieds pendant la journée, et, au sortir de la messe de Noël je fis un premier essai des misères humaines : j'eus mal aux dents...

Pendant toute la nuit je me tournai de ci, de là, dans ma couchette, comme un saint Laurent sur le gril. Le mal me quittait, me reprenait, puis me faisait grâce encore...

A cinq heures du matin, il y avait eu une reprise de souffrance et j'étais éveillé, lorsque j'entendis une ombre discrète frôler mes rideaux blancs. Je vis maman qui s'avançait portant un bougeoir d'une main et dans l'autre (devinez !)

LES HASARDS DU RESTAURANT

Le dyspeptique et l'épicurien.



une boîte de dragées et un joli petit cheval en carton... Je fermai bien vite les yeux pour ne pas l'inquiéter. Puis, lorsqu'elle se fut assurée que je reposais, elle alla tout doucement déposer les dragées dans mon soulier qui était tout prêt, avec le petit cheval à côté...

Cette nuit-là, je vis bien que le petit Jésus n'était pas descendu par la cheminée.

Gourju avait donc raison ?... Cela me faisait de la peine à croire.

Après tout, s'il n'était pas descendu, le petit Jésus, c'est que je n'avais pas été sage...

Le lendemain, lorsque ma mère me demanda si j'avais remercié le petit Noël dans ma prière, je lui répondis oui en l'embrassant. Le fait est que, si je lui avais dit la vérité, elle aurait été capable elle-même de n'y plus croire, comme Gourju, et elle aurait été bien malheureuse la sainte femme !

Et puis, si j'avais dit que je savais tout, ma mère, l'année suivante, n'aurait pas fait l'Enfant Jésus en l'honneur d'un petit sacrifiant qui ne croyait plus à rien, et adieu les bonbons et le cheval !

Voilà comment j'ai débuté dans ma carrière aride et décevante du scepticisme. Le premier mauvais doute m'est venu avec ma première mauvaise dent.

Dors-tu content, Voltaire ? Et ton hideux sourire Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ?

UN BON PETIT DINER DE NOEL



Auguste. — Ohis dhonc, Race (hic) fhrais ben prendre l'pont.

Horace. — Le pont! Jhamais de la vie, depuis qu'm'hon ancêtre Horatius Coclès Pa dhé-fendu, l'pont.

LES ETRENNES.

I

Avec le soir qui vient la brise est glaciale ;
L'ouragan jette enfin sa dernière rafale
Et les épais flocons par le vent soulevés
Comme d'un blanc tapis recouvrent les pavés ;
Parfois les pâles feux du gaz que l'on allume
De la grande cité percent la froide brume
Et dans l'amas de neige on n'entend que le bruit
Du passant empressé qui s'empresse et s'enfuit.

II

La flamme pétillait dans une cheminée,
De bronze, de cristaux, élégamment ornée.
Une lampe de chine éclairait aux panneaux
De maîtres renommés, les splendides tableaux ;
Dans cet appartement où tout est opulence,
Où tout semble s'unir pour charmer l'existence,
Un homme je une encore, assis sur un divan,
Paraissant soucieux et regardait souvent
A la pendule d'or ce que marquait l'aiguille ;
Un bébé, blanc et rose, à ses côtés babille ;
Mais lui se rappelait : — Par quel fâcheux hasard,
Quand le temps est affreux, rentre-t-elle si tard !
Serait-ce un accident ? — Il finissait à peine
Qu'une femme arrivait, et sous reprendre haleine ;
« Mon bébé, disait-elle, emporte tes joujoux ;
Avec moi, cher ami, venez, dépêchez-vous,
Ne m'interrogez pas ; remplissez votre bourse,
Vous en aurez besoin au bout de votre course.
Elle avait relevé le voile de son chapeau,
Et sous les larges plis de son épais manteau
On pouvait distinguer sa charmante tournure.
Je vais en quelques mots vous tracer sa figure :
Un front pur encadré de boucles de cheveux,
Un ovale parfait et d'adorables yeux
Impregnés de douceur et de mélancolie ;
Son mari qui l'aimait la trouvait plus jolie.
« Ami, lui disait-elle en lui pressant le bras,
Quand vous saurez pourquoi, vous ne gronderez pas. »

III

« J'ai soif... j'ai faim... le froid me glace, me pénètre,
Et la bise qui danse aux joints de la fenêtre
Me fait claquer les dents !... Ah ! si j'avais du feu
Un feu qui réjouisse et me réchauffe un peu !
Mais la fièvre m'accable et tout mon corps frissonne.
Je suis anéanti, la force m'abandonne.
Mon front est abourdi, mon regard est voilé !
Mon cerveau me paraît à chaque instant trouble »

Et tu ne comprends pas le mal qui me torture ?
La femme répondit : — Comme toi je l'endure
Et je ne me plains pas. — Regarde ton enfant ;
Sur son corps amaigri, n'est-il pas grelottant ?
Il me semble glacé, le pauvre petit être !
Ah ! maudit soit le jour qui l'a vu naître !
L'entends-tu qui gémit cherchant le lait tari.
Comme un pauvre affamé, dans mon sein tout flétri ?
Et cependant j'ai fait ce que peut une mère !
Quand nous sommes tombés au fond de la misère,
N'ai-je pas aussitôt occupé tous mes jours
A chercher du travail et parfois des secours ?
N'ai-je pas mendié quand la nuit était sombre
Au coin de quelque rue en me cachant dans l'ombre ?
Je priais, je pleurais, je m'attachais aux pas
Du monde indifférent qui ne m'écoutait pas.
Et je disais à ceux qui me trouvaient hardie :
« C'est pour mon cher enfant qu'aujourd'hui je mendie. »
Les uns me repoussaient, d'autres avec bonté
S'apitoyaient sur moi, faisaient la charité
Et, comprenant mon sort, répétaient la promesse
De soulager bientôt notre affreuse détresse.
Mais par l'horrible froid qui peut nous secourir ?
Pour sauver mon enfant, ah ! je voudrais mourir !
« C'est vrai, lui répond l'homme, à l'état misérable
Où nous sommes réduits la mort est préférable !
Depuis cet accident où j'eus le bras cassé,
Ainsi qu'un ouragan la misère a passé !
Nous avons employé, tu le sais, pauvre amie,
Le peu d'argent acquis par notre économie,
Vendu le mobilier acheté sou par sou
Il ne nous reste rien !... c'est à devenir fou !
Tandis qu'autour de nous tant de gens font bombance,
Je me résignerai à subir ma souffrance ?
Je me révolte enfin ! je ne puis travailler,
Et nous manquons de pain !... moi, je vais en voler
— Voler ! s'écria-t-elle, ah ! l'horrible parole !
La justice voit tout et prend celui qui vole !
Voler ! tais-toi, tais-toi, perdrai-je la raison ?
Oserais-tu franchir le seuil de la maison ?
Veux-tu donc, malheureux, que le premier qui passe
Puisse jeter ce mot de voleur à ta face ?
Il répondit : — Je souffre et ne connais plus rien
Que m'importe, d'ailleurs, où le mal ou le bien ?
Ce monde qui m'oublie est méchant et avare.
— « Ingrat, disait la femme, oui, ta tête s'égare !
Ces riches, contre qui je te vois irrité
M'ont donné du travail, t'ont fait la charité ;
Au lieu de les maudire, en Dieu prends confiance ;
C'est en lui désormais que j'ai mon espérance ;
Dans ma profonde foi, je l'invoque tout bas. »
L'homme ricana, dit : « Mais Dieu ne t'entend pas.
Puisqu'il nous faut du pain, eh bien ! qu'il en apporte ;
Il est sourd ton bon Dieu !... » Dans cet instant la porte

S'entr'ouvre vivement ; en voyant tout à coup
Du monde qui venait, il s'enfuit comme un loup
En un recoin obscur ! Alors la jeune dame
Avec aménité, s'approche de la femme
Afin de la couvrir de plus chauds vêtements,
Celle-ci regardait avec étonnement.
Le bébé, rougissant, à l'enfant ébloui,
Offrait une poupée artistiquement parée,
L'enfant s'en emparait, jetait de petits cris,
Égayant les échos de ce triste logis,
Et le mari donnait d'une main généreuse
De quoi rendre dix fois une famille heureuse.
En voyant cet argent, l'homme fut ébloui,
Il paraissait confus et murmurait : Merci !
L'enfant ne pleurait plus, la mère dans sa joie
Disait : « Soyez bénis ! c'est Dieu qui vous envoie !
Comme un ange, madame, apportant un bienfait
Vous arrivez vers nous !... mais je vous reconnais,
C'est vous, oui c'est bien vous, qui, dans la nuit dernière
M'avez fait cette aumône, écoutant ma prière,
C'est avec cet argent que nous vivons encor,
Mon homme si malade, mon enfant, mon trésor
— Espérez, dit la dame, et reprenez courage.
Avec un meilleur temps va revenir l'ouvrage ;
Vous pourrez au chantier retrouver des travaux,
Mais il faut, avant tout, vous guérir de vos maux ;
Je vous ferai donner tous les soins nécessaires.
Voyons, ne pleurez plus, oubliez vos misères.
Désormais, croyez-moi, nous prendrons soin de vous ! »
Les pauvres ouvriers tombèrent à genoux.

IV

Tout ému, le mari disait : « Ma chère femme,
Quel bonheur infini je ressens dans mon âme !
N'est-ce pas grâce à vous que je devais, ce soir
De les avoir sauvés d'un cruel désespoir !
Mais bébé semble triste ! aurais-tu quelque peine ?
C'est ce que j'ai donné, c'était pour les étreintes,
Et maintenant, enfant, il faudra t'en passer ! »
Bébé joyeusement se mit à l'embrasser.
Et le père ajoutait : « Sous ta douce caresse
Je sens encore pour toi redoubler ma tendresse ;
Dans mes bras, sur mon cœur, en vous pressant tous deux
Est-il en ce moment, un homme plus heureux ! »

FELIX DE LANZÉ.

LA PEAU HUMAINE

On a souvent parlé de la barbarie du vainqueur
faisant une peau de tambour avec celle du vaincu,
mais sait-on qu'il y eut un temps où la peau hu-
maine était sérieusement utilisée dans l'industrie
et que, chose curieuse, ce singulier commerce,
trouva dans l'aristocratie et les classes dirigeante
beaucoup d'encouragements.

En effet, il y eut à Meudon, vers le règne
de Louis XV, une tannerie de peaux humaines.

Cet établissement avait alors une sorte de cé-
lébrité. *L'encyclopédie méthodique* a publié les procé-
dés qu'on y employait : les produits en étaient
recherchés par les gens du monde. Le même ou-
vrage rapporte qu'un chirurgien de Paris donna
au roi une paire de pantoufles fabriquées à Meu-
don. Le duc d'Orléans, qui devint plus tard Phi-
lippe-Egalité, voulant encourager la tannerie de
Meudon, porta un soir, dans les salons du Palais-
Royal, une culotte de peau humaine.

Il existe un exemplaire de la constitution de
93, relié avec la peau d'une jeune fille de vingt
ans.

On ne dit pas ce qu'il advint de ce « commer-
ce des humains » mais il eut assez curieux de
voir le journal *« La Halle aux veaux »* donner le
cours des peaux de jeunes ou de vieilles filles et
d'enfants, vieillards ou adultes.

COMME EN AFRIQUE



Boucher en fonction. — Allons, Baptiste, remue-toi un
peu plus vite que ça ; brise les os de Monsieur Guillau-
me, prépare les rognons de mademoiselle Alice pour sa
maison de pension.

Baptiste. — Tout de suite, patron ; mais j'ai encore à
désosser l'épaule de madame Joe et à parer le gigot de
monsieur Raoul.

QUELQUES NOELS

NOËL BELGON

Que faites-vous, tas de bêtises,
 Au près de votre troupeau,
 Tous étendus sur la paille,
 Et dormant comme des veaux ?
 Que ne célébrez-vous en ce jour
 L'arrivée,

Que ne célébrez-vous en ce jour
 L'arrivée d'un Dieu d'amour ?
 Prenez tambourins, musettes,
 Prenez flûtes et hautbois,
 Puis au son des castagnettes
 Allez redire en tous lieux :
 " Ah ! comme tu vas enrager,
 Grand Diable !

Ah ! comme tu vas enrager !
 Dieu chez nous s'en vient loger.
 N'entendez-vous pas les anges,
 Au-dessus de la maison,
 Faisant tonner les tonanges
 En dépit de la saison ?
 Une étoile qui paraît
 Vous guide,

Une étoile qui paraît
 Vous guide là où il est.
 Si vous voyiez sa misère !
 En quel état il est réduit !
 Un forat sur les galères
 N'est ni plus pauvre, ni plus nu
 Sa mère, bien embarrassée,
 L'enveloppe,

Sa mère, bien embarrassée,
 L'enveloppe dans un chiffon.
 Il n'y a dans sa couchette
 Qu'un peu de paille et de foin.
 Et quelques méchantes guenilles
 Pour le garantir du serain.
 C'est là qu'il prend son repos
 Pauvre, misérable,

C'est là qu'il prend son repos
 Entre l'aie et le beuf.
 Le bon Joseph, qui l'avoisine,
 Et qui est tout transi de froid,
 De peur que l'aie ne se vante,
 Ne bonge d'après de lui.
 Appuie sur un bâton
 De houx,

Appuie sur un bâton,
 Qui lui va jusqu'au menton.
 Portez lui pour ses étrennes
 Chacun un gentil présent ;
 Si vous n'avez point de poudes,
 Offrez des œufs seulement ;
 Et que votre compliment
 Le charme,
 Et que votre compliment
 Le charme entièrement.

II

NOËL MARSEILLAIS

Soyons en joie ! Dieu nous met en joie !
 Calène vient ; ours biens nous viennent,
 Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine
 Et si nous ne nous sommes pas plus nombreux, que nous
 Que soyons pas moins !

III

NOËL RUSSE

Des garçons parcourut les villages trois par trois,
 Dans toutes les maisons pendant le réveillon dans
 Lequel doivent toujours figurer des noix, des gâteaux
 mélangés de grains de pavot et de l'hyppocras.

Tous les trois,

Nous sommes les trois Mages,
 Nous venons des pays lointains ;
 Nous avons passé près de la crèche
 Où nous avons avo us trouvé l'enfant Jésus.

L'un,

Je suis Gaspard, le pieux et bon Gaspard,
 Je vous bénis tous gens de la maison,
 Que le sang du Seigneur vous soit propice !
 Prospérez comme l'herbe sous une douce pluie !

Le second,

Melchior aussi s'approche ;
 Ne lui montrez pas rudement la porte,
 Car il écartera de chez vous les sorciers, les démons,
 Il fera que votre vache vèle bientôt
 Et vous n'aurez ni demi, ni entière douleur.

Le troisième,

Moi, le grand roi, le riche Balthasar
 Je souhaite que la maîtresse d'ici ait un bel enfant,
 Que sa fille aimée fasse le gâteau de nocces dans un an,
 Que le maître ait quatre ou six chevaux.

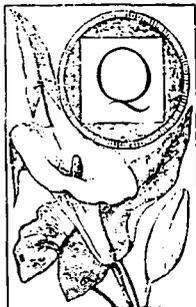
Tous ensemble,

Neuf petites étoiles brillèrent
 Quand Jésus naquit dans la crèche,
 Elles s'éteignirent tristement
 Le jour où il mourut.



LE BON VIEUX TEMPS

LE NOËL DE MICHEL



TEL dur métier que celui de
 chauffeur ! Métier sans gloire
 et sans loisirs ; métier où
 l'intelligence humaine n'a au-
 cune part ; métier où la pe-
 tite flamme allumée par Dieu
 en chacun de nous semble
 brûler en vain !

Et pourtant, il fallait voir
 Michel sur sa locomotive !
 Avec quelle ardeur il prenait
 le charbon sur sa large pelle
 de fer et le jetait dans la fournaise ! Avec quel
 zèle il exécutait tous les ordres du mécanicien !
 Avec quelle attention il veillait à la provision
 de combustible et d'eau ! Avec quelle exactitude
 il remplissait toutes ses fonctions !

— C'est un employé modèle, disait le commis-
 saire de surveillance : si la Compagnie en avait
 beaucoup comme lui, elle ferait de bonnes
 affaires.

— C'est vrai, Monsieur le commissaire, répon-
 dait le chef de gare ; malheureusement Michel
 est un oiseau rare.

Oiseau rare, en effet, car jamais Michel ne
 manquait à l'appel, jamais Michel ne s'absentait
 et jamais Michel n'était malade.

On lui confiait parfois des travaux auxquels il
 n'était pas tenu : Michel ne refusait jamais son
 concours.

Aussi était-il aimé de tous ses chefs. Les com-
 missaires de surveillance, chefs et sous-chefs de
 gare, contrôleurs et surveillants lui faisaient en
 passant près de lui, de petits signes d'amitié, et
 quand les mécaniciens prenaient le service avec
 lui, on les entendait dire en souriant :

— Tout ira bien : c'est Michel qui chauffe !

Un beau jour, une nouvelle ligne fut percée,
 coupant perpendiculairement l'ancienne. La gare
 à laquelle était spécialement attaché, Michel de-
 venait plus importante. On établit un service de
 nuit pour les nouveaux trains et l'on chercha
 d'autres employés, afin de créer deux escouades,
 l'escouade de jour et l'escouade de nuit. Vers
 dix heures, Michel quitta sa locomotive et s'ap-
 procha timidement du chef de gare en roulant sa
 casquette de cuir entre ses doigts.

Le chef de gare sourit en l'apercevant. Il était
 si drôle, en effet, avec ses yeux baissés, sa longue
 barbe et son visage noir de fumée, et son air in-
 quiet et embarrassé.

— Que voulez-vous, mon brave Michel, de-
 manda le chef de gare ?

— Monsieur, dit Michel, il paraît qu'il va y
 avoir un service de nuit !

— Oui, dès ce soir.

— Si y avait moyen, Monsieur le chef de
 gare..., je voudrais en faire partie.

— Comment, Michel, vous voudriez faire à la
 fois service de jour et service de nuit ! Vous
 vous tuerez, mon ami.

— Non, Monsieur, j'aurai deux heures à minuit,
 entre les trains 20 et 22. Je dormirai ; cela suf-
 fira bien.

— Eh bien, soit, puisque vous le désirez. On
 vous paiera pour les deux services. Mais vous
 êtes un singulier type, mon vieux Michel : on
 n'en voit guère comme vous.

Et c'est ainsi que le chauffeur Michel fit, de
 jour et de nuit, deux services sur les petites
 lignes de sa région. Il dormait deux heures et,
 s'échappait deux autres heures, tous les deux
 jours, vers midi, pour courir en ville.

— Où diable va-t-il ainsi, demandait le com-
 missaire de surveillance ?

— Voir sa famille répondait le chef de gare.

— Quoi ! cet homme, ce charbon vivant, cette
 locomotive humaine, ce juif errant des chemins
 de fer a un foyer, une femme, des enfants ? Ce
 n'est pas possible.

— Si, Monsieur le commissaire, et c'est là le
 secret du chauffeur ! Michel a un foyer qu'il
 aime, une femme qu'il aime, et quatre enfants
 qu'il aime... et faut bien les faire vivre. Com-
 prenez-vous ?

Le commissaire de surveillance, très ému,
 tourna la tête, fit semblant de se frotter les yeux,
 donna brusquement un ordre à un employé qui
 passait et disparut.

— Qu'est-ce qu'il a ce soir, se demanda le chef
 de gare en rentrant à son bureau ?

Oui, c'était bien le secret de Michel, le chauf-
 feur. Si Michel travaillait double, si Michel
 était un employé modèle, si Michel se privait de
 tout repos, c'est qu'il avait un foyer, une femme
 et des enfants qu'il aimait et qui l'aimaient, et
 que, pauvre, sans ressources, il fallait bien tra-
 vailler pour les faire vivre.

La récompense de Michel, son unique et sa su-
 pême joie, c'était de voir, tous les deux jours, à
 midi, sa chère Marie et ses quatre chers petits
 courir à sa rencontre, en poussant des cris de
 joie, et l'embrasser sans souci du charbon. Et les
 voisins souriaient en voyant cette tendresse si
 naïve et si touchante.

— Sois tranquille, ma chère Marie, murmurait
 Michel à l'oreille de sa femme : j'ai encore mis
 vingt francs ce mois-ci à la caisse d'épargne.
 Nous sortirons de la misère, mon amie.

—Que Dieu t'entende, mon bon Michel, répondait la femme, car la nourriture et la toilette des petits commence à coûter cher, sans parler de l'instruction qui va bientôt commencer.

—Courage, courage, ne t'inquiète pas. Vois donc, moi je travaille dur et je ne me plains pas.

Un soir pourtant, quinze jours après, la veille de Noël, Michel fut fêlé de se plaindre. Il sentait à la tête une atroce douleur. La fièvre le prit. Il voulut, néanmoins, continuer son service de nuit, malgré les instances du chef de gare, mais ses forces le trahirent et il tomba sur la voie.

—Allons, dit-il, c'est fini. Je ne suis plus bon à rien. Je vais m'en aller.

Puis il pensa aux êtres chéris dont il était l'unique gagne-pain, et une larme, la première que cet homme de fer eût versée depuis vingt ans, roula sur ses joues bronzées.

Au même instant, le commissaire de surveillance passait :

—Vous êtes malade, Michel? demanda-t-il avec un vif intérêt.

—Oui, monsieur. Je rentre chez moi.

—Attendez un quart d'heure dans les salles, vous partirez ensuite.

Michel parut surpris et entra, soucieux, dans les salles d'attente.

—Je croyais cet homme bon, pensait-il; pourquoi m'enlève-t-il ce quart d'heure? Ne suis-je pas assez malheureux? Si je suis malade qui nourrira mes enfants? qui s'occupera d'eux?

Et le pauvre homme, en proie aux frissons de la fièvre, avait peine à retenir ses larmes.

Quant le quart d'heure fut écoulé. Michel le chauffeur quitta la gare et gagna son domicile. Il habitait, sur la hauteur, une petite maisonnette composée de deux pièces, avec un petit jardin que sa femme entretenait de fleurs pour lui, rafraîchir les yeux et l'esprit quand il quittait ses affreuses locomotives.

Michel passa, sombre inquiet, la tête basse, dans son jardin, et brusquement ouvrit la porte.

Quelle ne fut pas sa surprise! Devant lui, près de sa femme et de ses enfants, étaient le commissaire de surveillance et le chef de gare, et encore un autre monsieur que Michel ne connaissait pas, mais qui devait occuper une haute situation dans la Compagnie, à en juger par ses galons.

Celui-ci s'avança presque avec respect :

—Monsieur Michel, dit-il, ne vous troublez pas. Je suis chargé par la Compagnie d'une mission qui m'est douce. Les bons serviteurs comme vous doivent être encouragés et récompensés. M. le commissaire de surveillance nous a fait connaître le secret de votre zèle. Ce secret ennoblit votre travail. Comme à l'armée, vous êtes à l'ordre du jour et de la Compagnie. J'ai remis à votre femme un livret de caisse des retraites à votre nom, et désormais, tranquilles sur l'avenir de votre famille, vous travaillerez dans les bureaux. Donnez-moi la main, monsieur Michel. Vous êtes un homme de cœur.

Le pauvre chauffeur, interdit, ému jusqu'aux larmes, ne sachant s'il rêvait, tendit la main à son chef inconnu, qui la pressa affectueusement. Puis, sa femme et ses enfants se jetèrent, joyeux, dans ses bras, et le commissaire de surveillance alla jouer un air sur les vitres pour dissimuler son émotion. Au même instant, deux autres chauffeurs, camarades de Michel, entrèrent avec un gros bouquet qu'ils donnèrent à la jeune femme :

—Nous connaissons, nous aussi, madame, dirent-ils, le secret de Michel : c'est pour vous qu'il travaillait, et c'est à vous que nous avons voulu remettre le bouquet des adieux!

Quinze jours après, le chauffeur Michel, devenu garde-magasin avec des appointements élevés, rentra à son nouveau poste, tandis que le commissaire de surveillance disait en le voyant passer :

—Il n'y a point, ici-bas, de métier vil par lui-même. C'est la noblesse du but, et non le genre de travail, qui grandit l'homme et qui l'élève vers Dieu.

Dans un petit dictionnaire historique, on lit :

CAMBRONNE : Nom d'un célèbre et brave qui ne mâchait pas ses mots.



PENSEZ

A

EUX



LE NOEL DES PAUVRES

VIEUX NOEL

Gai rossignol sauvage,
Vous qui chantez si bien,
Joyeux refrain,
Allez faire un message
Des le matin,
Aux pasteurs du village.

Le rossignol sauvage,
Devant qu'il fût parti
Plein d'appétit,
Prit son diner d'usage
D'œufs de fourmi,
Muni pour le voyage.

Le rossignol sauvage
Se pose en arrivant,
Et voletant
Sur le plus haut étage,
Et gazouillant
Commence son message

— Pasteurs de ce village,
Jesus est près de vous,
Soyez jaloux
D'être en son voisinage :
Venez-y tous,
Venez lui rendre hommage.

Jamais plus belle image
En ces lieux n'a brillé,
En vérité,
Quand verrez son visage,
De le quitter
N'aurez plus le courage.

Il vient de l'esclavage
Tirer le genre humain,
Si mal en train :
Et réprimer la rage
Du noir malin :
Il vient le mettre en cage.

— Gai rossignol sauvage,
Répond un vieux pasteur
De bonne humeur,
— Si tout ce beau langage
Était menteur,
Ce serait grand dommage !

— Je vous jure et j'engage
Pour foi de ce qu'ai dit
Mon joli nid,
Ma voix et mon bocage
Et mes petits :
Que puis-je davantage ?

Sous un mauvais treillage,
Tout glacé par le vent
Il est pleurant :
C'est un apprentissage,
Car en mourant
Souffrira davantage.

Dans ce pauvre ménage
La paille sert de lit
Au doux petit.

Il n'est là qu'en passage
Moi, j'ai mon nid,
Je l'ai par héritage.

Pourtant, il sera sage
D'être de ses amis,
Grands et petits :
Car je vous le présume,
Ses ennemis
N'auront pas beau partage.

Car c'est vraiment dommage
De le voir si pauvre,
Si tendrelet,
Ce roi sans équipage
Et sans varlet,
Pas même un méchant page.

Pour moi j'ai l'avantage
De lui faire ma cour
Sitôt le jour :
Lui dis en mon langage,
Qu'il est l'amour
Du rossignol sauvage.

Mieux couvert de plumage
Que lui dans son berceau :
Un vermineau,
Sans plus, ma faim soulage :
De ce cadeau
Mon chant lui rend hommage.

Si dès votre bas âge
Jamais n'offensez Dieu
Tout aussi peu
Que l'oiseau du bocage,
Vous seriez mieux
Qu'un rossignol sauvage.

Enfants, à son image,
Soyez bons et gentils,
Pieux, soumis :
Vous aurez en partage
Son paradis :
Quel immense avantage !

Du rossignol sauvage,
Le chant est bien joli :
Mais ci finit,
Ayant fait son message,
Tôt reparti,
Partit pour son bocage.

LISEZ LES JOURNAUX

Tailleur, (à son collecteur).—Est-ce que l'éditeur du *Courrier de la Rivière Noire* vous a payé le compte de son complet.

Collecteur.—Il m'a flanqué à la porte, en m'appelant insolent, et en disant que j'aurais dû lire en gros caractères, dans la première colonne de son journal, qu'il ne s'engage "ni à payer, ni à remettre les articles qu'on lui envoie."

POUR ADOUCIR SANTA CLAUS



Le papa.—Tu crois, petit paresseux, que *Santa Claus* va venir te visiter cette nuit, quand tu n'as pas pu de toute la semaine répéter ton histoire !

Willie.—C'est de ta faute, si *Santa Claus* ne vient pas. Tu disais à monsieur le curé, samedi dernier, que l'histoire se répète elle-même.



POUR LA MESSE DE MINUIT

LA PIÈCE FAUSSE

Le samedi 22 juillet 188..., un homme entra dans mon cabinet, où il me fit la déclaration suivante :

— Je suis le gardien du pont à péage de Saint-Caprais. J'habite avec ma femme un petit pavillon situé à l'entrée du pont, qui est suspendu, et je perçois le prix de passage imposé aux piétons aux chevaux et aux voitures.

Ce matin, à deux heures trois quarts environ, et comme le petit jour et la lune, qui est dans son plein éclairaient ma chambrette de quelques lueurs, je vis une figure toute noire, entourée d'une forte barbe, une tête enfoncée sous un chapeau de paille à larges bords, passer devant mes vitres, puis j'entendis que l'on secouait la grille du pont, et que l'on essayait à l'ouvrir.

Je me levai en toute hâte, je passai mon pantalon, et sortant, je vis un homme en blouse.

— Eh ! l'homme, lui dis-je, que faites-vous là ?

— Y a donc pas moyen de passer, me répondit-il d'une mauvaise voix et fort en colère.

— Vous savez bien que si. On n'a qu'à m'appeler ou à frapper à ma vitre.

— Faut payer, peut-être ?... dit-il.

— Oui, c'est deux sous.

— Et si l'on n'a pas d'argent ?... murmura-t-il.

— On ne passe pas, c'est la consigne.

Il haussa les épaules et lança un formidable juron. Cependant, relevant sa blouse, il tira d'une poche intérieure un gros sac de toile qui paraissait bien rempli, mais après avoir cherché longtemps :

— Tenez, dit-il, je n'ai pas de monnaie... Est-ce en attendant de changer pour deux sous... et il me tendit un écu.

Je pris l'écu, j'entrai dans le pavillon et sans allumer, à la clarté de la lune, je lui rendis sa monnaie. Je laissai sa pièce cent sous sur la table et, après avoir ouvert la grille, je rentraï et me remis au lit.

À 5 heures, les voitures, les charettes commencèrent à venir, ma femme se leva ; elle avisa l'écu

sur ma table, et l'examinant, le faisant sonner, le jetant à terre, elle se tourna vers moi

— Tu t'es laissé voler, me dit-elle ; l'homme t'a remis un écu qui est faux.

Cent sous pour moi c'est deux journées, monsieur le juge et vous pensez bien que je n'ai pas voulu perdre une somme qui me fait vivre deux ou trois jours. Je me suis habillé en toute hâte j'ai dit à ma femme d'attendre mon retour et, passant le pont, je me suis mis en route... Bien des fois j'ai demandé si on avait pas vu mon homme : quelques contonniers l'ont remarqué, mais je suis arrivé jusqu'ici sans pouvoir mettre la main dessus.

Cette déclaration terminée, je réconfortai du mieux que je pus le pauvre gardien du pont, je fis mander le commissaire de police et je chargeai de rechercher le voyageur matinal qui devait s'être arrêté dans quelque auberge de la ville.

Le soir même, le commissaire de police m'amena un homme dont le signalement correspondait exactement à celui qui m'avait été donné par le gardien du pont.

Je le fis fouiller et l'on trouva sur lui un sac

renfermant deux cents francs environ en pièces de cent sous dont une vingtaine, à l'effigie de Charles X étaient fausses : du reste, aucun papier sur l'inconnu.

— Vous n'êtes pas de ce pays lui dis-je.

— Pardon, monsieur, répondit-il, mais avec embarras.

— Votre accent et votre langage me font penser que vous êtes originaires d'Aveyron,...

Il rougit,

J'ai deviné ? lui dis-je.

— De quelle commune de l'Aveyron êtes-vous ? ajoutai-je après un moment de silence.

Il ne répondit pas.

— D'où venez-vous ?

Pas de réponse.

— D'où tenez-vous l'argent que vous portez ?

Il ne répondit rien.

— Vous m'êtes suspect, lui dis-je, et je vais vous faire conduire en prison jusqu'à ce qu'il vous plaise de vous faire connaître, de justifier la possession et d'indiquer la provenance de l'argent que vous portez.

Quelques jours après, je reçus d'un parquet voisin le signalement d'un homme soupçonné d'être l'assassin d'un charretier.

Voici la note du juge d'instruction :

« Prière à MM. les chefs du parquet de rechercher un homme de taille moyenne, très brun, portant toute sa barbe qui est noire, vêtu d'une blouse grise et coiffé d'un chapeau de paille blanche à larges bords.

« Cet homme qui a été vu le lendemain de la nuit du crime, est l'assassin présumé

de Birbal, charretier étranglé dans la nuit du 10 au 11 juillet dernier sur la route de Montpellier à Béziers. »

Le même jour et par le même courrier, je recevais la note suivante :

« MM. les chefs de parquet sont instamment priés de faire saisir et arrêter un charretier du nom de Birbal, de taille moyenne, très brun, portant sa barbe entière qui est noire, vêtu d'une blouse grise et coiffé d'un chapeau de paille blanche à larges bords. Cet homme a répandu sur la route de Montpellier à Béziers divers écus faux à l'effigie de Charles X. »

Après avoir lu la première note, je n'eus pas le moindre doute. L'homme du pont à péage, le voyageur nocturne était l'assassin de Birbal, ou du moins celui que le parquet me signalait comme assassin présumé du charretier.

Mais après avoir lu la seconde note, je ne suis plus que penser. Jamais, depuis dix ans que je dirigeais l'instruction, je ne m'étais trouvé en face d'un problème plus singulier.

Le signalement de l'assassin de Birbal et celui de Birbal étaient identiques. La victime et le meurtrier paraissaient faire une seule personne, Que signifiait cela ? Quel étrange mystère !

Cet inconnu que j'ai fait enfermer, disais-je, correspond bien exactement au signalement de Birbal et il a, lui aussi, répandu des écus faux à l'effigie de Charles X ; mais ici il est loin de la route de Montpellier à Béziers, et s'il est charretier, il n'a ni chevaux ni charrette.

La constatation de la victime a dû être bien faite. Comment se peut-il donc que l'homme assassiné soit vivant entre mes mains, ou du moins que son signalement soit exactement celui de mon inconnu.

Le hasard avait réuni dans la prison, parmi une vingtaine de détenus, trois individus originaires de Rouergue : comme la prison n'était pas cellulaire, les détenus passaient leurs journées ensemble et le gardien chef, que j'avais averti, ayant fait parler les prisonniers aveyronnais, il se trouva que l'un d'eux connaissait l'inconnu. Il se nommait Birbal. Était-ce bien le charretier ? Pourquoi donc alors était-il vivant.

J'écrivis au parquet de X... et je demandai l'âge de la victime.

Il me fut répondu que Birbal avait environ quarante ans.

Mon prisonnier paraissait avoir le même âge.

Il fallait prendre une prompt décision. Je devais envoyer Birbal soit à l'un soit à l'autre parquet. Devais-je l'adresser à celui qui réclamait un faux monnayeur, ou du moins un complice présumé du faux monnayeur, ou fallait-il l'envoyer à celui qui réclamait un assassin ? Evidemment mon devoir était d'adresser Birbal à ce dernier puisque le cas était plus grave, et puis-

PLUS DE PAUVRES GENS



« Consue Brigitte faisant sa risée de Noël. — Pour Dieu ! un billard ici !
 — Pol. — Begorra ! oui ; et pas bête du tout. Tu vois : c'est la table à dîner avec un bon tapis dessus. Partie anglaise avec des poches. Nous faisons une petite partie de mille points. »

qu'il serait plus facile à ce parquet de résoudre l'étrange problème d'identité qui se présentait dans cette double affaire.

Je n'étais cependant pas fâché de résoudre moi-même la difficulté. On est juge d'instruction, c'est-à-dire curieux, chercheur, investigateur, et j'avais la vocation.

Je réfléchis quelques heures et il me sembla que je devinais l'énigme, que je tenais la clef du mystère et que j'avais résolu le problème.

Je voulus donc interroger de nouveau Birbal et essayer de le faire parler, d'arracher de lui-même un aveu, avant de le renvoyer au parquet voisin.

Je le fis sortir de prison à la nuit. Les gendarmes l'emmenèrent au palais de justice.

J'avais auprès de moi le substitut, un juge et un greffier, deux lampes étaient allumées dans mon vaste et sombre cabinet qui prenait ainsi l'apparence et la solennité d'un tribunal.

Je fis asseoir le prisonnier bien en face de moi entre deux gendarmes. Les lampes projetaient leur lumière directement sur son visage.

J'examinai attentivement le prisonnier, il était impassible en apparence, mais les yeux trahissaient une profonde inquiétude.

— Birbal, lui dis je tout à coup...

A ce nom de Birbal il tressaillit.

Je poursuivis :

— Dans la nuit du 10 au 11 juillet, sur la route de Montpellier à Béziers, au lieu dit la Fontainette, vous avez étranglé un charretier.

Le prisonnier blêmit. Ses lèvres se décolorèrent, les prunelles de ses yeux vacillaient.

J'ajoutai :

— L'homme mort, vous lui avez pris un sac rempli d'argent. Voici le sac, il est là, c'est celui que nous avons trouvé sur vous.

Le prisonnier regarda le sac avec des yeux égarés.

Je poursuivis :

— Puis, vous avez eu la singulière idée d'enlever à votre victime son chapeau et sa blouse et de lui passer les vôtres, qui étaient en mauvais état...

Le prisonnier tremblait visiblement.

— Un hasard singulier, ou plutôt la Providence même vous a livré entre nos mains. Votre victime portait dans son sac un certain nombre d'écus faux à l'effigie de Charles X, et le charretier était activement recherché parce qu'il en avait donné plusieurs en paiement sur la route de Béziers à Montpellier : or l'écu que vous avez remis au péage du pont de Saint Caprais était faux et à l'effigie de Charles X, et il en reste dans votre sac une vingtaine également faux et à la même effigie.

Vous avez étranglé le charretier pour le voler, et en le volant, vous vous êtes vous-même placé sous le coup de la justice une seconde fois.

Poursuivi pour avoir assassiné le charretier et poursuivi pour émission de fausse monnaie ; or le signalement du charretier qui répondait des écus faux correspondait d'autant mieux au vôtre depuis le crime que vous ressembliez physiquement à votre victime, et que lui ayant volé sa blouse et son chapeau, la ressemblance est encore plus frappante...

Birbal, le vol a-t-il été votre unique mobile ?

— Oui, répondit-il avec effort et d'une voix étranglée. Chassé de la place que j'occupais dans l'écurie d'une auberge où j'étais palefrenier, je dépensai vite le peu d'argent qui m'avait été donné à mon départ et n'ayant plus le sou, marchant une nuit sur la route de Montpellier, je vis devant moi un roulier conduisant une charrette. Je sais que ces gens-là ont toujours de l'argent et je résolus de le tuer pour le voler. Je marchai sans bruit derrière lui : quand je fus à portée, je le saisi au cou et, comme je suis très fort, j'en eus facilement raison. La charrette était vaguement éclairée et pendant la lutte, les chevaux continuèrent leur marche ; je ne vis pas l'homme bien distinctement, mais au toucher la blouse étant très lisse me parut neuve ; quant à son chapeau, il ne pouvait être en plus mauvais état que le mien, je le pris et ayant ôté ma blouse, je l'échangeai contre celle du mort...

— Vous avez osé prendre les vêtements de votre victime... vous n'avez donc pas peur, vous n'avez pas de conscience, pas de remords ?

— Je n'ai pas fait de réflexions sur le moment mais aujourd'hui cette blouse me brûle et ce chapeau, je ne puis plus le supporter, il me donne le vertige...

Je dictai à mon greffier les paroles de l'assassin Birbal et les réponses du coupable, puis, conformément au Code d'instruction criminelle, je lui fis donner lecture de l'interrogatoire.

Il se terminait par ces mots :

« En conséquence Birbal est l'assassin du charretier Birbal. »

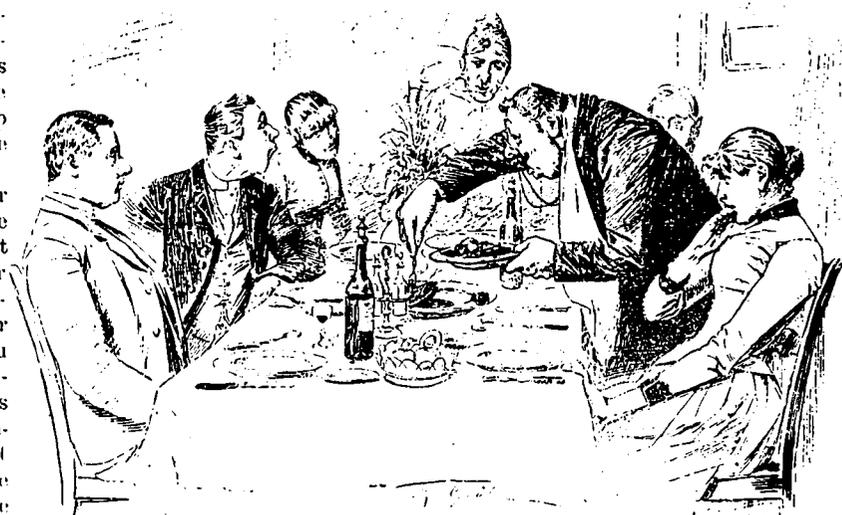
Comme le greffier lisait cette dernière phrase, le coupable jeta un cri terrible et il tomba comme une masse sur le plancher de mon cabinet.

Les gendarmes le relevèrent, on le fit revenir à lui, ses yeux restaient égarés, ses lèvres tremblaient, ses dents chiquaient et il murmura ces mots dans une sorte de râle épouvantable : *J'ai assassiné mon frère !*

La suite de l'instruction prouva, en effet, que l'assassin et la victime étaient frères, mais que si l'assassinat était volontaire, le fratricide était au hasard : les fausses pièces de 5 francs avaient été remises au charretier dans des rouleaux qu'il avait reçu en paiement.

Birbal fut condamné à mort et exécuté. PAUL BELLET

UN PETIT SCANDALE DE NOEL



Cousin du Nord-Ouest. Faites pas attention, même Quignon, je vais sucer dans cette fourchette.

UN HEUREUX PROPRIÉTAIRE

Dans mon jardin j'aime les fleurs :
 Dans mon potage les primeurs.
 J'aime les fèves des marais,
 Me souciant peu de panais,
 De l'épilhord à feuille verte,
 Aliment doux, de goût inerte :
 J'aime à déguster le melon
 A l'ombre de ce haut houblon
 (qui fournit la mousseuse bière,
 Boisson saine et qui désaltère :
 Les haricots nos à Soissons,
 Les lentilles et les cressons,
 J'aime surtout la grosse asperge
 Que mon cure compare au cierge
 Le jour de la communion
 Ou bien de la procession,
 L'oselle est toujours un peu sûre,
 Je la recherche avec mesure
 Autour du veau mêlé à l'œuf,
 Je chéris la pomme de terre,
 Dont l'armentier est le mystère.
 J'estime un concombre farci :
 Sa fraîcheur se corrige ainsi,
 Je ne hais pas les betteraves,
 Je goûte aussi radis et raves,
 Je suis un peu fort sur les navets
 Dont je redoute les effets,
 J'use souvent de la carotte,
 De l'oignon pour la gibelotte,
 Parfois de la soupe à l'oignon,
 Puis du celeri, du cardon,
 Le chou par l'odeur qu'il exhale,
 Est un aliment de la halle,
 Ceux de Bruxelles sont petits,
 J'aime choux-fleurs et salsifs,
 Pour mes rôtis, j'ai des salades :
 Sans un chapon elles sont fades,
 J'adore la pomme d'amour,
 L'artichaut, le topinambour,
 Je conserve la pimprenelle,
 Thym, serpolet et citronnelle,
 Je rends hommage aux grimois,
 Et je confis les cornichons,
 Pour le dessert, j'ai des groseilles,
 Des cerises, des abricots,
 Des raisins (mes superbes treilles
 Donnent aussi des escargots),
 Pommes, brugnons, pêches, amandes,
 Et doux miel d'abeilles gourdantes :
 Des poires de toute saveur,
 L'hiver, compense les primeurs,
 J'ai des primes de chaque espèce :
 Noix et cerneaux, je le confesse,
 Me procurent certain plaisir
 Lorsque l'automne va venir,
 Le lait, les œufs toujours abondent :
 Dindes, canards et poules pondent,
 J'ai des pintades, des pigeons :
 Au vivier, brochets et goujons :
 Belles catpes, fines anguilles,
 Je m'adrite sous mes charnières,
 J'ai des lapins nourris au bois,
 Vaches et monts champenois.

AULANIER.

CONNAISTOZ-TOI-MÊME

— *Visiteur, (à un prisonnier).* — Pourquoi êtes-vous ici ?

Prisonnier. — Pour avoir mal placé ma confiance.

Visiteur. — Comment ça ?

Prisonnier. — Je croyais que je courrais plus vite que cela.

PENDANT LA MESSE DE MINUIT



Dépêchons ; les voilà qui arrivent.

LES LETTRES DU JOUR DE L'AN



-Et pour tes étrennes, comme tu es à cent lieues d'ici, je t'envoie un beau bec.

ARBRE DE NOEL

A ceux que l'on aime on offre, en ce jour,
Un arbre béni, symbole d'amour :
C'est un vieil usage.
Le riche y suspend des choses de prix :
Le pauvre ne met aux rameaux fleuris
Que son pauvre gage.

Pour vous, j'ai, de même, un bel arbre vert.
Puissiez-vous, sans cesse, y vivre à couvert,
Dormir sous son ombre.
Il comble à lui seul, tout mon horizon,
Les plus tendres vœux dans sa frondaison
Foisonnent sans nombre.

Chacun, ici-bas, donne ce qu'il a,
Les uns c'est ceci, les autres cela,
Le foyer sa flamme,
La fleur de l'été son baume divin,
L'oiseau sa chanson, la vigne son vin,
Moi toute mon âme.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Un joli mot de journaliste :
Deux réceptions ont eu lieu pour les préparatifs d'un mariage qui n'a pas réussi :
— Deux bals, dit notre confrère, ont été échangés sans résultat !

La politique est comme l'ipéca ; on s'y habitue, mais elle donne des nausées.

Un mystificateur entre, un jour, dans un magasin de vêtements confectionnés, ayant pour enseigne : *Aux cent mille paletots* :

— Vous avez cent mille paletots ? dit-il au patron.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous êtes occupé, en ce moment ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je vais les essayer !

Chez le coiffeur :

— Comment Monsieur désire-t-il que je lui taille les cheveux ?

— Sans me parler politique.

Durapiat, trouve devant sa porte un pauvre diable qui lui demande l'aumône.

— Je voudrais vous donner vingt cinq centimes, dit Durapiat, mais je n'ai que des pièces blanches. Avez-vous cinq sous à me rendre ?

— Oui, Monsieur, fait le mendiant, en mettant la main à sa poche.

Durapiat rengaine sa pièce.

— Si vous avez cinq sous, dit-il, vous avez assez pour aller jusqu'à demain.

Et il referme sa porte.

— Alors vous suivez un traitement pour la phthisie ?

— Oui, je ne me nourris plus que d'œufs.

— Des œufs simplement ?

— Oh non ! des œufs à la Koch.

Aux bains de mer.

Un gros monsieur, très vaniteux, est en train de patauger dans l'eau.

Plusieurs nageurs arrivent à son secours et le soutiennent jusqu'au rivage.

— Vous avez bien failli y rester, lui dit un baigneur.

— Je le crois bien, répond le gros monsieur furieux, ils étaient là, après moi, comme une bande de requins !

Chez un loueur de voitures :

Un postulant se présente comme cocher :

— Vous avez déjà l'habitude ?

— Non, j'étais garçon de café.

— Mais alors ?

— Pardon ! c'est moi qui versais.

— Ah ! c'est différent.

On l'engage séance tenante.

Retour de la chasse.

— Comment, tu as vu onze perdreaux, treize cailles, sept lièvres, et tu ne les as pas tués ?

— Non !

— Pourquoi ?

Parce qu'ils ne m'avaient rien fait !

Toujours les enfants terribles.

Un vieux monsieur attend les parents dans le salon. Bébé grimpe sur ses genoux, et caressant de sa petite main le crâne dénudé du visiteur :

— Dis-moi, Monsieur, est-ce que c'est là-dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'es pas sage ?

LE DINER DE NOEL



UNE CÉRÉMONIE QUI INTRIGUE BEAUCOUP BÉBÉ

LE RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT.



BÉBÉ AVAIT ÉTÉ BIEN INQUIET ET AVAIT BIEN PLEURÉ.

LES SABOTS DU PETIT WOLFF

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au jour de l'an et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une cuillerée de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écrêtement dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer. Quand arrivèrent les fêtes de Noël, la veille du grand jour, le maître

d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était rigoureux cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers virent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitouillés, avec bonnets enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot, et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta, grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille risées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une

épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, et ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant d'aller se mettre au lit ; et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'apercevoir à leur réveille le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les menageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froideur. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une bisagué, et les autres outils de l'ouvrier char-

LE PRÉSENT DE NOËL FORCÉ

pentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu ; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'écria tout ému devant le bel enfant qui dormait.

— « Hélas ! — se dit l'orphelin, — c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère ! »

Et, emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi, et comme il pût tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— « Voyez le vaurien ! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé... Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ? »

Le petit Wolff ne savait pas mentir et, bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— « Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds ! Voilà du nouveau, par exemple !... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passera la journée de demain à l'eau et au pain sec... Et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu ! »

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de souflets, le fit grimper dans la soufente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais le lendemain matin, quand la vieille réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans la salle basse, — ô merveille ! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de ri-



I
Trempe planté dans la gare. J'ai mis assez de graisse après pour tenter ce chien-là.



II
J'en étais sûr. Attends un peu, maintenant.



III
— Aie ! L'ami ! Votre dévotion de chien a tout massé mes souliers de soirée. Voyez vous-même. Ce n'est pas les vôtres qui en auraient approché. Cependant, pour ne pas vous faire de tort, je les accepterai sans indemnité.



IV
— Bonsoir, mon jeune ami. On s'y fait, à votre chien, quand on le connaît.

Quelques conseils pour le choix des étrennes



Jeune acheteuse, (chez le libraire). Je veux un volume de poésie ; quelque chose de charmant.

Le libraire. — Dans quel genre ? Quel auteur ?

Jeune acheteuse. — Voyez vous-même. Toute la tenture du salon de mon amie est rose et bleue. Il faut un volume pour matcher.

chesse de toutes sortes ; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son oncle avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et, comme le petit Wolff accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc ? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire ! Les enfants de tous les riches de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais, tout à coup, on vit arriver M. le curé, la figure bien levée.

Au-dessus du banc placé près de la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête endormie, le prêtre venait de voir un cercle d'or, incrusté dans les pierres.

Et tous se dirigèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Na-

zareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

FRANÇOIS COUPÉE.

CONVERSATION BANALE

Madame A... — Comment M. B... ! (elle lui donne la main) Excusez ma main gauche.

Monsieur B... (qui est assis, sourcil et qui pense, au geste de la dame, qu'elle lui montre l'état boueux de la rue). — Oui, elle est assez sale.

PLUS QUELLE N'EN DEMANDAIT

Madame. — Mon ami, m'aimerez-vous toujours autant quand je serai vieille ?

Monsieur. — Beaucoup plus, Emilie, car vous serez, alors, je l'espère, bien moins fantasque.

JOUR DE BONHEUR

A la maison de pension.

Mme Achis. — Vous me paraissez avoir un Noël bien réjouissant ; vous rayonnez.

Mme Tufolard. — Je vous crois ; tous mes pensionnaires dînent en ville.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« Un ami de la valeur du commandant et un autre de la force du Cacique ! Avec de pareils hommes, on va loin, et je commence à croire que je ne suis pas le premier venu. »

La facétie du Parisien mit fin à cette scène à la fois touchante et originale.

Le camp reprit sa physionomie accoutumée et chacun se disposa à passer convenablement la nuit.

Tomaho porta des vivres à la troupe de Grandmoreau en sautant plusieurs fois le précipice à l'aide de sa perche, ou mieux de son arbre.

Bientôt enfin le calme régna dans le bivouac et chacun ne tarda pas à trouver le sommeil après une journée si bien remplie.

— Le lendemain au point du jour, le comte réunit son monde et prenant la parole, exposa la situation :

— Messieurs, dit-il il est nécessaire que nous soyons au *Secret* dès demain.

« Mais il faut songer d'abord à mettre en communication la montagne et ce plateau, et de plus il est indispensable de transporter d'assez lourdes charges de l'autre côté de l'alpide. »

« Or voici le moyen que j'avais imaginé lors de l'organisation de notre expédition, moyen que je vous propose encore aujourd'hui. »

« Avant notre départ je me suis procuré tout le matériel nécessaire pour établir un pont suspendu. Trois wagons sont chargés de ce matériel. »

« Il manque les planches qui doivent former le tablier, mais avec quelques mêlézes coupés dans les environs il sera facile d'en débiter. »

« Tel est, messieurs, mon projet, »

« Vous paraît-il réalisable ? »

Une adhésion générale répondit à cette question, et Bouléreau s'écria avec une entière conviction :

— Certainement que la chose est possible

« Je m'en charge si on veut. »

— Soit, fit le comte.

« J'avais précisément pensé à vous confier la direction de ce travail qui me semble être de votre compétence. »

— Mais oui, c'est son affaire ! dit Sans-Nez.

« Bouléreau, nous te nommons ingénieur des ponts et chaussées de la colonie que nous allons fonder. »

Approuvé ! dit en riant M. de Lincourt, mais n'oubliez pas messieurs, que ces travaux doivent être terminés entièrement aujourd'hui, est-ce possible, selon vous ?

— Moi, dit Bouléreau, je réponds d'avoir fini avant l'heure.

— Je prends le même engagement, sans craindre d'y manquer, fit le colonel.

— A l'œuvre donc ! s'écria joyeusement M. de Lincourt.

« Et demain le grand jour ! »

On se sépara sur ces mots qui renfermaient tant d'espérances.

Bouléreau, comprenant qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait tenir son engagement, fit immédiatement choix des ouvriers qui lui étaient nécessaires pour la construction du pont suspendu.

Il divisa par escouades ces travailleurs,

leur donna des chefs et leur expliqua avec autant de concision que de clarté ce dont il s'agissait.

Tous se mirent à l'ouvrage avec un entrain qu'expliquait leur désir de gravir enfin ces pentes, au sommet desquelles chacun pourrait contempler ses propres richesses et celles des autres.

De son côté, M. d'Eragny, de concert avec le baron de Senneville, s'occupa activement des travaux de défense dont il était chargé.

Après avoir choisi les points culminants les mieux situés et qui commandaient à une grande distance les environs du plateau, il fit exécuter rapidement les terrassements nécessaires pour recevoir et protéger de l'artillerie, pour abriter les postes et pour rendre impraticables les abords de la place.

Pendant cette journée, tout le monde travailla avec une ardeur sans pareille.

Les femmes elles-mêmes demandèrent de l'ouvrage, et leur bonne volonté fut utilisée.

Enfin le soleil n'était pas encore couché quand Bouléreau et M. d'Eragny vinrent presque simultanément informer le comte que leurs tâches étaient entièrement accomplies, et l'inviter à visiter une dernière fois leurs travaux.

M. de Lincourt approuva sans restriction les savantes dispositions prises par le colonel et quitta les fortifications si rapidement improvisées en disant :

— Trois mille pirates peuvent nous attaquer dans cette position, je suis certain de les repousser.

Puis il visita le pont suspendu, en vérifia la solidité et dit à Bouléreau :

— Sans-Nez vous a qualifié d'ingénieur des ponts et chaussées ; il ne vous a pas flatté, car beaucoup de ceux qui portent ce titre en France seraient bien embarrassés pour exécuter un pareil travail dans des conditions si difficiles et avec tant de rapidité.

Et, apercevant M. de Senneville, le comte alla à sa rencontre avec le colonel en disant à Bouléreau et à ses travailleurs :

— Maintenant je réponds du succès de notre entreprise.

« A demain ! »

Avant le jour, la caravane est sur pied.

C'est partout une animation, un brouhaha, un trouble indéfinissables.

Tout le monde attend avec impatience le moment du départ pour gravir cette montagne du Nid-de-l'Aigle et pour connaître enfin ce *Secret* si plein de promesses qui a tant excité les imaginations.

Les visages sont rayonnants d'espérance.

Messieurs, dit le comte nous partirons dans une heure.

« D'ici là, prenez toutes vos dispositions pour vous mettre à même de franchir ou d'écarter les obstacles que nous pourrions rencontrer. »

« Nous devons compter surtout avec les éboulements. »

« Munissez-vous donc de pics, de leviers et de cordes. »

« Défendez formellement à vos hommes de fumer, et prévenez les qu'ils ne doivent emporter avec eux ni pistolets, ni cartouches, ni poudre, rien enfin qui puisse produire de feu, même une étincelle. »

« Notifiez leur que toute infraction à ces recommandations sera impitoyablement et sévèrement punie. »

« Maintenant, continua le comte après un moment de silence, il faut que nos bagages et notre matériel soient gardés. »

« L'un de vous restera donc ici pour commander cinquante hommes de bonne volonté ; s'il ne s'en présente pas assez, vous ferez tirer au sort dans chaque compagnie. »

A l'heure dite, M. de Lincourt se mit à la tête de sa troupe.

Il passa le pont suspendu et s'engagea dans la montagne du Nid de l'Aigle, accompagné du colonel d'Eragny et du baron de Senneville.

Venaient derrière lui Tomaho, Sans-Nez et les principaux lieutenants de la caravane.

Le comte avançait sans hésiter au milieu des rochers ; il semblait connaître parfaitement son chemin.

Il le connaissait en effet, car Grandmoreau le lui avait parfaitement indiqué.

Ce chemin contourrait en spirale les pentes abruptes de la montagne et formait une rampe de déclivité moindre qu'on n'aurait pu le supposer.

La marche était donc assez rapide, et les mulets chargés des divers ustensiles que M. de Lincourt avait ordonné d'emporter montaient d'un pied ferme dans les passages les plus difficiles et les plus rocailleux.

A mesure que l'on s'élevait, le paysage s'étendait. L'horizon s'éloignait, et les montagnes voisines, et les forêts lointaines, et le tapis vert de la prairie, et les vagues même de l'Océan semblaient se rapprocher.

Mais les trappeurs n'avaient pas d'yeux pour ces magnificences ; ils n'aspiraient qu'à un but : connaître le *Secret*.

Ils ne voyaient que ce bienheureux sommet, et de minute en minute ils mesuraient du regard la distance qui les en séparait.

Peu à peu cette distance diminuait, et les coeurs battaient plus fort, et les poitrines haletaient, et pourtant la marche s'accélérait de plus en plus.

Le comte lui-même, soit qu'il se sentit poussé par la masse qui se pressait derrière lui, soit qu'il partageât l'empressement général, hâtait le pas.

Particularité remarquable : en se mettant en route, les conversations étaient bruyantes et animées, puis elles avaient cessé peu à peu et maintenant qu'on allait atteindre le but un profond silence s'était établi.

On n'entendait qu'un grand souffle, produit par les respirations de toutes les poitrines oppressées.

L'ascension a duré une demi-heure à peine.

M. de Lincourt et sa troupe sont enfin sur le faite de la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Quel magnifique panorama se déroule de tous côtés !

L'Océan Pacifique et ses vagues bleues comme un ciel pur à perte de vue...

La savane verdoyante, les forêts sombres, le désert aride et jaunâtre ; et plus loin de fugitifs miroitements : ce sont les lagunes boueuses qui reflètent les rayons du soleil.

Entre la terre et l'eau, une longue chaîne de montagnes, hautes falaises, immense digue de granit contre laquelle se brisent les efforts destructeurs de la mer envahissante.

Mais que sont toutes ces splendeurs à côté du spectacle qui attire et fixe tous les regards ?

Le sommet de la montagne, régulièrement arrondi, représente une surface de plus de cinq cents pieds de diamètre.

Une bordure de rochers plats forme une digue circulaire et peu élevée autour d'un véritable lac.

Ses eaux sont noires et elles paraissent solidifiées.

Malgré une brise assez fraîche, il n'y a pas une ride sur cette nappe que l'on dirait glacée.

Çà et là seulement quelques légères ondulations ; mais pas le plus léger clapotis sur les rives rocheuses.

Sur ces eaux mornes paraît s'étaler une couche huileuse sur laquelle le vent glisse sans laisser une ride.

La surface tranquille de ce singulier lac

ressemble à un vaste miroir dont le cristal noirci amoindrirait la puissance réfléchissante.

Cet absorbant réflecteur jaunît les rayons du soleil ; il rougit la pâleur de la lune et détruit l'éclatant scintillement des étoiles.

Particularité étrange enfin, une senteur âcre et pénétrante se dégage des eaux noires.

De semblables émanations sont produites par le goudron de houille et les résidus des usines à gaz.

En mettant le pied sur la plateforme qui entoure le lac noir, trappeurs et squatters ont vu cette masse liquide, ils en ont aspiré l'odeur, et une immense cri, un seul, est sorti de toute les poitrines :

—Le pétrole !!!..

Et, dans un désordre indescriptible, dans un enthousiasme inexprimable, la foule s'épouilla sur le bord du vaste réservoir.

Chacun voulut tremper ses mains dans ce liquide en échange duquel on obtiendra des manceaux d'or, d'incalculables quantités de dollars.

On se demandait si l'on était pas le jouet d'un rêve, d'une hallucination.

On s'assurait de la réalité du fait.

Les plus incrédules reniflaient la bienheureuse huile : quelques uns mêmes la goûtaient comme ils eussent fait d'une sauce, et ils exprimaient leur satisfaction par une mimique aussi excentrique que réjouissante.

Quand le calme fut rétabli, le comte de Lincourt fit ranger tout le monde en cercle. Le drapeau des États-Unis à la main, il monta sur un rocher et dit d'une voix forte :

—Au nom du président de la République des États-Unis d'Amérique, je prends possession de cette montagne, des richesses qu'elle renferme et du territoire environnant qui nous a été concédé.

Une formidable acclamation répondit à ces vivats que le comte avait lancés d'une voix vibrante.

Les bras se levèrent ; les casquettes s'agitèrent ; ce ne fut pendant quelques secondes qu'un seul cri, cri d'enthousiasme, de bonheur et d'espérance.

M. de Lincourt fit un signe, et le silence s'étant rétabli peu à peu, il reprit :

Ce lac de pétrole est incépuisable, j'en suis certain.

—C'est donc une véritable mine d'or qui assure la fortune aux plus exigeants, aux plus avides, une fortune qui se chiffrera à notre volonté !

—Mes mesures sont prises pour assurer l'exploitation et le transport de nos produits.

—Quand vous vous trouverez suffisamment riches, quand vous direz : Assez ! nous nous séparons.

En effet, on découvrit bientôt quatre navires, auxquels le comte avait donné rendez-vous deux mois auparavant et qui attendaient l'arrivée des trappeurs.

Le premier soin fut de renouveler les provisions ; car ces navires en étaient abondamment pourvus et l'on songea à s'installer d'une manière convenable pour les quelques mois nécessaires à la réalisation de cette immense fortune.

Inutile de dire qu'à part les heures de travail, l'existence devint bien monotone.

Les trappeurs se trouvaient en sécurité, mais toute excursion hors de leurs lignes était défendue.

Ils étouffaient en plein air.

Quelques-uns avaient bien essayé de la pêche ; mais quelle triste distraction pour des gens qui n'aiment que leur carabine et n'ont confiance qu'en elle !

Pourtant quelques personnes paraissent

supporter assez bien la longueur du temps.

M. de Lincourt d'abord se montre très-gai, et les trappeurs, qui l'ont toujours vu froid en toute circonstance, s'étonnent de ses airs avenants, de ses manières aimables et engageantes.

Mais ce changement ne surprend pas tout le monde.

Plus d'un trappeur à déjà chuchoté à l'oreille d'un camarade :

—Le commandant est tout simplement amoureux.

—Et c'est un amoureux parfaitement heureux.

—Voilà pourquoi nous le voyons si content de lui-même et des autres.

Ceux qui tenaient ce propos ne se trompaient pas.

Le comte étaient réellement épris de la reine des Indiens.

A le voir, on ne pouvait douter du sentiment qu'il éprouvait.

Il s'abandonnait franchement à la passion qui le possédait.

Cet élégant blasé avait donc enfin été touché cœur.

Et par qui ?

Par une femme indienne, une reine de sauvages.

Drôle de machine que l'homme !

Ce noble gentilhomme si fier de sa supériorité, de sa haute situation dans le monde parisien, ce brillant cavalier qui avait été courtoisé par nos plus charmantes mondaines, ce roi de Paris foulait aux pieds tous les préjugés ; il se moquait du ridicule, il narguait les convenances et paraissait tout disposé à braver l'opinion de ses pairs.

Après un certain temps les bateaux arrivaient. Cinquante, cent navires furent en vue, venant tour à tour recevoir leur chargement.

.....
Trois mois viennent de s'écouler. Le travail et le courage ont fait des prodiges.

Enfin, un matin M. de Lincourt, donna l'ordre de rassembler le personnel entier de la caravane.

Un quart d'heure après, tout son monde se trouva rangé en demi-cercle devant lui.

On faisait silence.

Personne ne savait au juste de quoi il s'agissait, mais on s'attendait à recevoir quelque communication importante.

M. de Lincourt prit la parole.

Il paraissait ému.

Pourquoi ?

C'est qu'il allait pour la première fois parler des bénéfices réalisés depuis près de deux mois.

Il venait de recevoir par les derniers courriers l'état complet de leurs opérations sur les marchés d'Europe et d'Amérique.

Ces bénéfices étaient considérables et le comte se réjouissait d'avance des joies qu'il allait faire naître.

—Notre exploitation, dit-il, a produit une somme énorme ; je vous ai réunis pour vous la faire connaître et pour que chacun sache à quel chiffre s'élève la part qui lui revient.

—Nous pourrions continuer nos livraisons, vendre encore et longtemps, car le réservoir du Nid-de-l'Aigle se remplit à mesure qu'on le vide ; il est véritablement incépuisable.

—Mais j'ai fait une remarque qui m'oblige à vous consulter avant de prendre aucune détermination nouvelle engageant l'avenir.

Vous êtes tous très fatigués, et quelques-uns d'entre vous ne pourraient résister longtemps aux travaux pénibles que nous avons dû nous imposer.

—N'est ce pas vrai ?

—Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

—Nous sommes éreintés, dit Sans Nez.

—Et malgré ça quand on me donnera la parole, je ferai une proposition qui j'en suis certain, sera adoptée à l'unanimité.

—Nous nous entendrons quand j'aurai terminé, reprit le comte.

—J'aborde la question des bénéfices réalisés.

—D'après les conventions que chacun connaît, la somme qui me revient aujourd'hui, à moi seulement est de vingt millions.

En entendant prononcer ces deux mots : vingt millions, les trappeurs parurent surpris et ravis à la fois.

Ils avaient vu couler le pétrole à flots dans les flancs d'un grand nombre de navires, mais ils n'avaient pas pris la peine de calculer ce qu'avait pu produire en argent une quantité aussi considérable d'huile minérale.

—Vingt millions ! vingt millions ! répétaient-ils tous.

—C'est superbe !

—En si peu de temps ! ..

Et ils se disaient tout bas :

—Nous allons avoir une jolie part chacun. Quand le silence se fut rétabli, le comte reprit.

—La somme revenant à mon associé le colonel d'Eragny et de dix millions.

—M. le baron de Senneville recevra huit millions pour le concours précieux qu'il nous a prêté.

—Il revient à chacun de mes lieutenants six millions, et la part de chaque homme faisant actuellement partie de la caravane est de trois millions de francs.

—Ce plus, il me paraît juste d'élever à vingt millions la somme qui doit être comptée à celui qui m'a révélé le secret qui nous enrichit tous, à notre ami Grandmorrau.

—Nos bénéfices à ce jour étant de un milliard deux cent quarante millions, il restera deux millions dont, j'espère, vous me laisserez disposer à ma guise.

—Je vous ferai distribuer à tous, dès demain, les traites et lettres de change représentant le montant de vos parts.

Dès que M. de Lincourt eut cessé de parler, les manifestations joyeuses éclatèrent.

Les hurrahs, les vivats, les acclamations retentirent avec un entrain assourdissant.

Pendant quelques minutes, ce fut un bruit, un tapage infernal.

On se bousculait, on s'embrassait.

C'était une joie, un délire, une folie.

Scène indescriptible et touchante, que M. de Lincourt contemplant avec un sourire de bonheur.

Cependant le calme revint peu à peu.

Le comte fit signe qu'il avait encore à parler.

On écouta.

—Messieurs, dit-il, maintenant que vous êtes renseignés sur l'état de votre fortune, il vous reste à faire connaître si vous êtes satisfaits.

—Oui, oui ! cria-t-on de toutes parts.

Entendons-nous bien, reprit le comte.

—Je désire savoir si vous êtes complètement satisfaits, c'est-à-dire si vous vous trouvez assez riches.

—Oui, oui, répéta la foule.

—Assez ! assez !

—Allons-nous-en !

—Laissons la place à d'autres.

—Votre résolution est sérieuse ? insista le comte.

—Réfléchissez !

—Nous pouvons doubler notre avoir si cela vous convient.

—Non, non ! répétèrent les trappeurs.

(A suivre.)

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE

21 rue St. Laurent

IMPORTATEURS ET MANUFACTURIERS

Assortiment complet de Nouveautés en

Chapeaux, Casquettes, Etc.,

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie.

ETC., ETC.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

O. & E. HART,*Marchands et Importateurs de fruits en gros. Ont
toutes les primeurs des saisons.*

No 137 rue St Paul, Montreal.

Téléphone Bell 1082.

Téléphone Fédéral 101.

Jno. J. Walker

CHATEAU DE RAMEZAY

En face de l'Hôtel de Ville, coin de la rue Notre-Dame
et de la Place Jacques-Cartier.Un des édifices les plus anciens existant actuellement
à Montréal. Construit en l'an 1720.**RESTAURANT FASHIONABLE**

TENU PAR

M. A. LACROIX,

1727—RUE SAINTE-CATHERINE—1727

Vins exquis, liqueurs fines et cigares de première
qualité.**O. Bernier**

MARCHAND DE CHAUSSURES

*Spécialité pour ouvrage de commande. Premier
prix à l'Exposition de 1884.*

1596 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

Napoléon Tétreault

MARCHAND DE CHAUSSURES

EN GROS ET EN DETAIL.

*Chaussures de Commande, une Spécialité. A meil-
leur marché que partout ailleurs.*

No 53 rue Saint-Laurent, Montréal.

Z. TURGEON

MARCHAND-TAILLEUR

*Coupe élégante et garantie. A en magasin toutes les
étoffes du meilleur goût.*

No 77 rue St. Laurent, Montreal,

NOEL

Le ciel est noir, la terre est blanche :
Cloches, carillonnez gaiement.
Jésus est né : la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.L'as de courtines festonne
Pour préserver l'enfant du froid :
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus.
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.La neige au chaume coud ses franges :
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le cœur des anges
Chante aux bergers : " Noël ! Noël ! "

THÉOPHILE GAUTHIER.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI.)

Un joli mot d'enfant :

La petite Anne reçoit de son papa un bonne
paire de calottes.

Elle hurle.

— Ah ! s'écrie le papa, tu n'as pas fini d'en re-
cevoir. J'en ai reçu ma part, moi, quand j'avais
ton âge.

Alors, Anne, avec ironie à travers ses larmes :

— C'est ça, tu te venges !

Un huissier de cette ville est allé saisir chez un
cultivateur irascible.— Comment avez-vous été reçu ? lui demande
quelqu'un à son retour.

— Oh ! très bien ; on voulait me faire manger.

On lui avait *seulement* lâché dans les jambesdeux énormes chiens de berger qui avaient failli
le dévorer !

En cour d'assises :

— Pourquoi avez-vous coupé cette femme en
morceaux ?— Pourquoi je l'ai coupée ? Parce qu'elle était
coupable !

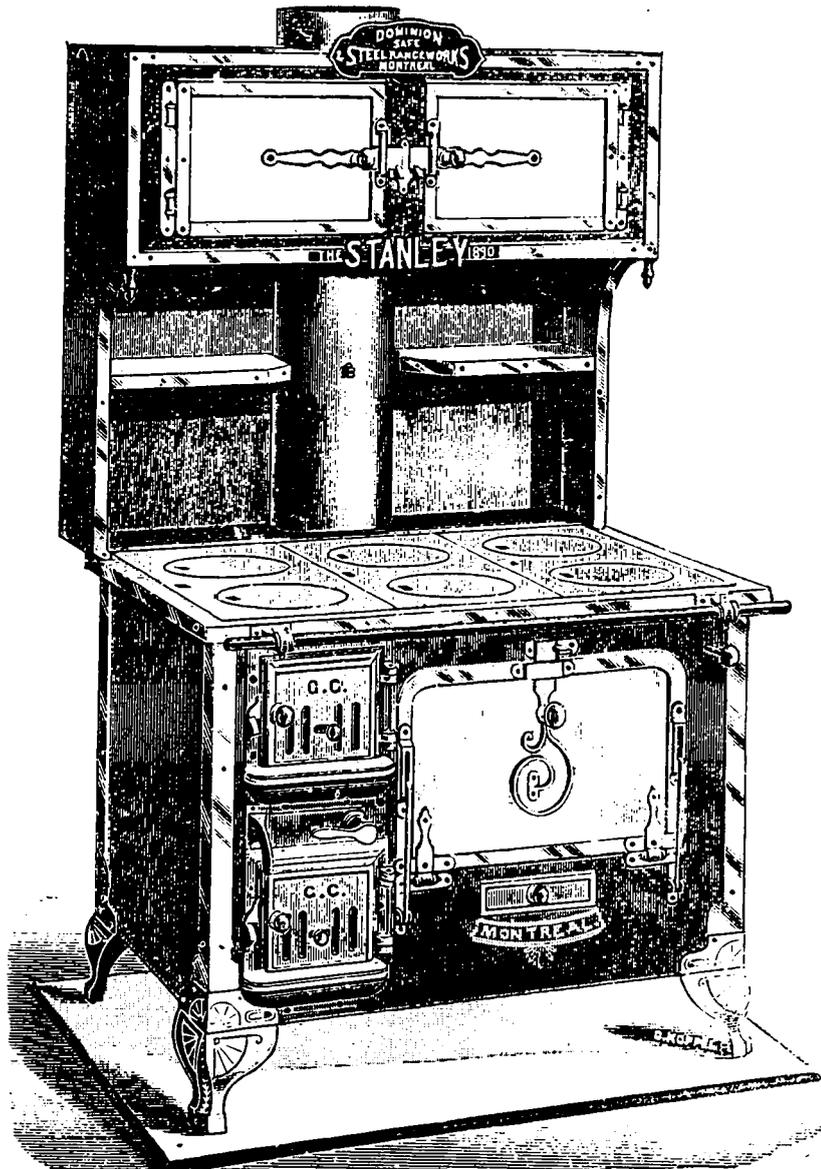
Quelques pensées sur l'ennui :

— L'ennui chagrine l'enfant, paralyse l'homme,
tue le vieillard.— La nature travaille au printemps, s'amuse
l'été, s'ennuie l'automne, s'endort l'hiver.— Le monde défend autant de paraître ennuyé,
que d'être ennuyé.— L'homme s'ennuie parce que la nature mo-
rale a horreur du vide.— L'illusion éloigne l'ennui : elle nous met tou-
jours le sourire aux lèvres.— L'ennui se manifeste différemment suivant
les temps et les caractères : Néron ennuyé, incendiait
Rome ; Louis XIII, ennuyé, fuisait la barbe
à ses courtisans.— Les philosophes disent que l'ennui est un
fait inévitable, tenant à l'organisation de la vie,
aux facultés humaines. Soit. Mais je demande
aux optimistes de ne pas soutenir que l'ennui
existe pour l'homme, à son profit... c'est un abus
des causes finales.

J. ALCIDE G.

Montréal, 16 Décembre 1890.

TROP FLATTER CUIT

Lui. — En passant hier soir sous votre fenêtre,
il m'a semblé entendre chanter un ange.Elle (froïdement). — Hier soir, j'étais au thé-
âtre ; mais la blanchisseuse est venue voir la cui-
sinière et elle a amené ses deux criards de jau-eaux
avec elle.

GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Fédéral 828.
Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars,

Livres,

Brochures,

Pamphlets,

Affiches,

Cartes de visite,

Cartes d'affaires,

Pancartes,

Entêtes de comptes,

Programmes,

Annales d'année,

Etiquettes,

Blancs de toutes sortes

ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Jeudi, le 29 Décembre.
Après midi et soirée.

La Fameuse pièce Burlesque :

The Night Owls

Toute une troupe de jeunes et jolies femmes, magnifiques décors, costumes, etc., Nouvelles danses, chansons, musiques.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : *The London Specialty Co.*

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LAMOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL



Pour Monsieur ou Dame

Vous ne payez rien du tout

C'EST GRATIS

Pour l'examen. Copiez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express. C'est un MAINTRE qui nous payons les frais de transport. Vous n'avez rien à payer, si vous ne la trouvez pas telle que de crête ici, laissez-la entre les mains de l'agent qui au contraire vous en fera parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL. 50 centimes à garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MAINTRE qui nous payons les frais de transport. Cette montre est tellement belle qu'elle ne peut être achetée que dans les magasins de bijoux de la rue Saint-Jacques. Elle est en tout. Le boîtier, le couvercle, etc., sont gravés à la main. Les montres et par nous. PRIX SPÉCIAL AUX IMITATIONS.

Le mouvement imite beaucoup le "Waltham", et est monté sur nous, avec de beaux ajustements à l'heure. Balancier à expansion, pivot et échappement brevetés et garantis chronomètre fidèle. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25 partout ailleurs. Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE McGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORREUR DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

PARFUMS COMME CADEAUX

M. Lavolette & Nelson, pharmacien, 1605 rue Notre-Dame, coin de la rue St Gabriel, ont importé pour les Fêtes un assortiment de Parfums des plus délicieux. Ces parfums viennent directement des manufactures, ce qui donne une garantie de leurs qualités. N'achetez pas sans visiter cette pharmacie, coin de la rue Notre-Dame et St Gabriel.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril

18,004 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois public dans son No. du 4 Novembre 1890; Pres d'un hectare, par J. B. La pipe, par Jules Gros, Chronique, Can. série de quinzaine. Un cadet de Normandie au XVIIIe Siècle, par F. du Boisgobey. Tiens! un Ballon! par Albert Guillaume. Le couvert de Jacquot, par Sixte Delorme. Le Lycéen, par Maurice Maindron. En se cherchant, par Hip. Gauthier. Le prisonnier de Chillon par Marc Monnier. Correspondance et Concours, par Eug. Muller. ILLUSTRATIONS par Adrien Marie, W. Daniels, Monge, Albert Guillaume, Gaillard, etc. etc. et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris : un an 14 fr. Département. 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE SIXIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinière

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19, RUE SUFFLOT, Sommaire du No 51. Mois de Septembre 1890.

SOMMAIRE: Article de fond pour l'année 1890. Avis divers. La Sarah, l'ill. par Mlle Louise Desrippes, de Faverges (Hte-Savoie), par Jules Canton. La France et le Monde Littéraire: Victor Hugo et l'école classique (suite) par Auguste Deville. La Vieille Chapelle par E. Châtin. Les Ombres du poète par Jules Pouchon. Dernier printemps par Maurice Nohaud. A Monsieur Schöcher, par Henriette Veil. Salons de juillet et d'août 1890, par Aristide Richard. Cantilène d'amour par Guillemot. — Lamartine au Collège de France (suite) par Jules Sage. — Gravure: Le souper d'un clerc de notaire.



LE SEUL ANTIDOTE DE L'ALCOHOL.

Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et pour donner un bon appétit pour les aliments solides. L'estomac le digère facilement, et, par suite, les malaises et les insomnies disparaissent.

COMMENT L'ON PEUT SE GUERIR DE L'INTEMPERANCE

Dans les cas d'intempérance une guérison certaine est garantie aux conditions suivantes :

- 1^o. Que l'on prenne le Remède du Père Mathieu d'après la direction : Une cuillerée à thé toutes les deux heures sans y manquer si ce n'est durant le sommeil.
- 2^o. Que l'on continue ainsi pendant trois semaines.

Seul Propriétaire pour le CANADA et les ETATS-UNIS

S. LACHANCE, Pharmacien

1538 ET 1540 RUE STE CATHERINE, MONTREAL.

Laboatoire : ROUSE'S POINT, NEW-YORK.

Prix : Une bouteille, \$1.00. Six bouteilles pour \$5.00

CYRILLE POIRIER

MARCHAND EN GROS ET EN DETAIL DE

SELLERIE, ETC.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Harnais et Valises de toutes sortes,
Peignes, Eponges, Fouets,
Etrilles, Chamois,
Brosses, Jette, Etc., Etc., Etc.

1587 RUE SAINTE-CATHERINE

Coin de la rue St. Christophe, Montréal.

NOUVELLE PHARMACIE

E. F. C. DANIEL

A 17 ans d'expérience : 5 ans chez MM. Devin's & Bolton, et au delà de 12 ans chez MM. Laviolette & Nelson,

VIENT D'OUVRIER UNE MAGNIFIQUE PHARMACIE

AU No 1564 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Articles de toilette, Médecines Brevetées Françaises.
Une Spécialité.

Produits chimiques les plus purs. Prescriptions préparées avec le plus grand soin.

Pharmacien diplômé, licencié, membre de l'association pharmaceutique de la province de Québec.

B. E. MCGALE,

Pharmacien d'Ordonnances et de Produits Chimiques,

2123 RUE NOTRE-DAME,

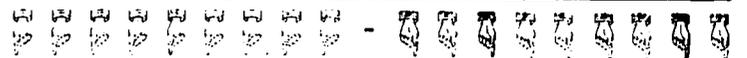
MONTREAL.

Heures du Service :

De 1 à 2 p.m.

De 5 à 6 p.m.

De 8.30 à 9.30 p.m.



M. DROUIN

Médaille de Bronze et Diplôme d'honneur, Londres 1886,
Exposition Coloniale et Indienne.

CHAPELIER ET MANCHONNIER PRATIQUE

EN GROS ET EN DETAIL

RUE ST LAURENT

2^{ème} porte de la rue Dorchester.

MONTREAL.

